

Traité du mercure / [Augustin Belloste].

Contributors

Belloste, Augustin, 1654-1730

Publication/Creation

Geneve : Barrillot, 1738.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/r7yy42am>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>





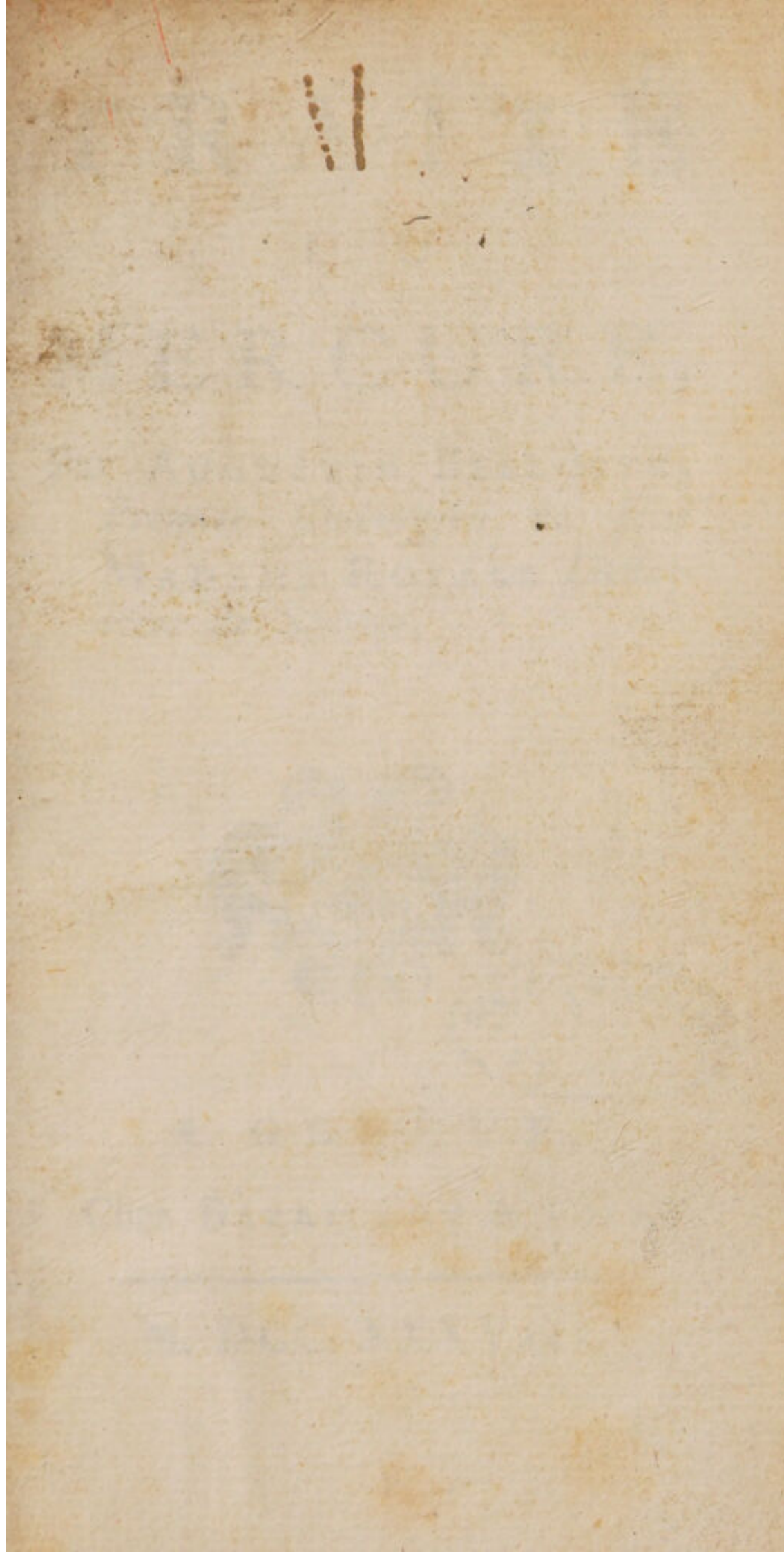


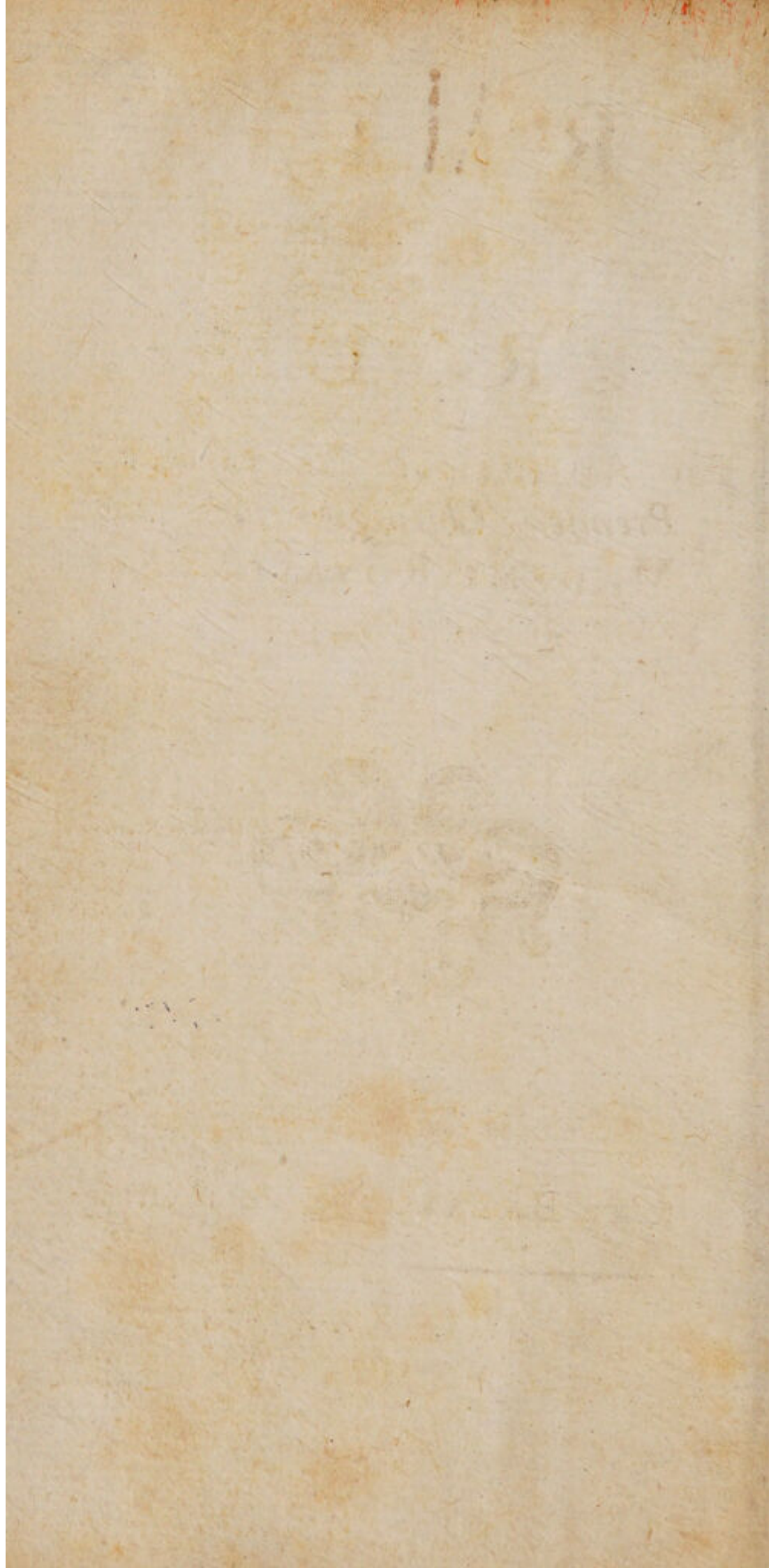
~~62~~

13222/A

S. 15

L. XVI. Mer





42001
TRAITÉ
DU
MERCURE,

Par AUGUSTIN BELLOSTE,
Premier Chirurgien de feuë
MADAME ROYALE *Douai-*
riere de Savoye.



A GENEVE,
Chez BARRILLOT & FILS.

M. DCC. XXXVIII.



PREFACE.

LE nom de *Mr. Bellosse* premier Chirurgien de Madame Royale de Savoye est assez connu de toute l'Europe par l'Ouvrage qu'il mit au jour en 1695. intitulé *le Chirurgien d'Hôpital*, lequel a mérité une approbation universelle, ayant été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Cependant il s'est trouvé des personnes qui entêtées de l'ancienne methode de penser le blessés, ou peu satisfaites de celle qu'il y enseigne ont fait quantité d'objections à l'Auteur est ont cherché tous les moyens de décrier son ouvrage. Ce fut pour leur répondre qu'il publia en 1725. *la suite du Chirurgien d'Hôpital*, dans laquelle il

appuye par de bonnes raisons & de nouvelles experiences l'utilité & la fureté de sa methode. Ce dernier volume n'a pas été reçu moins favorablement que le premier: C'est un recueil de plusieurs traités la plûpart desquels concernent la Chirurgie: Toutes fois celui qui a fait le plus de bruit dans le monde & qui est le plus universel, c'est le *Traité du Mercure*. L'Auteur y explique mécaniquement la maniere d'operer du Mercure crud dans la masse du sang, & rapporte plusieurs cures faites à Turin & ailleurs avec ce mineral melangé avec de legers purgatifs en forme de pilules, aujourd'hui generalement connues sous le nom de *Pilules de Bellos-te*. Le succès de ce remede dans les differentes maladies où il a été employé lui a attiré un nombre infini d'envieux qui sous differens spe-

specieux pretextes, l'ont contrefait & débité, l'ornant du nom de son véritable Auteur. Les uns pour donner quelque apparence de vérité à ce qu'ils avançoient, ont soutenu qu'ils avoient découvert par l'analyse la maniere dont ce remede est composé, & les drogues qui y entrent: Les autres qu'ils avoient été en étroite correspondance avec Mr. Belloste qui par (a) amitié leur a fait présent de son secret. Le nombre de ces derniers fut grand après la mort de l'Auteur arrivée à Turin le 15. Juillet 1730. ne croyant pas que personne s'avifât de découvrir leur mauvaise foi, & de leur reprocher (b) l'abus qu'il font de cette pretendüe

* 3 ami-

(a) Voyez le Mercure Suisse du mois de Mai 1736. p. 85.

(b) Voyez le Mercure de France du mois de Novembre 1736. p. 2416.

amitié: mais il n'est pas difficile de détruire tous ces préjugés par les remarques suivantes. 1°. L'analyse du corps se fait par le moyen du feu, afin d'en séparer les parties les unes d'avec les autres, & parvenir par là à la connoissance des principes qui le composent: Par le moyen du feu il se fait une deperdition de substance; il est donc impossible de connoître par ce moyen tous les principes du corps dont on fait l'analyse. Par exemple; Qu'on fasse évaporer des pilules mercurielles de Belloste en tel poids ou quantité qu'on voudra; après l'évaporation du frein qui tenoit le Mercure divisé, pour ainsi dire, à l'infini & lié avec les purgatifs, on trouvera des globules de vif-argent & des poudres que le plus expérimenté chimiste ne sçaura jamais distinguer, par rapport à la

quan-

quantité & au parfait mélange des drogues qui entrent dans cette composition. Mais supposé, pour un moment, qu'on ait distinctement reconnu la quantité de Mercure, ainsi que la quantité & qualité de tout ce qui a été réduit en poudre par l'évaporation; comment nommera-t-on ce qui s'est dissipé par le feu, & qui tenoit les purgatifs & le Mercure liés ensemble en forme de pilules? Chaque imitateur alors, se fondant sur des simples conjectures, employe les moyens qui lui paroissent aprocher le plus de la vraisemblance, & forme à tout hazard une masse de pilules, à laquelle il donne le nom de *Pilules de Belloste*. 2°. Ceux qui se vantent d'avoir eu ce secret de l'Auteur même ne sçauroient le prouver en aucune maniere; au lieu qu'on verra tout le contraire

VIII P R E F A C E.

dans ce Traité, où Mr. Belloste dit, qu'il *laisse son secret à sa famille*; Et dans son Testament passé à Turin le 15. Juin 1730. par devant le Sr. Sappa Notaire collegié de la dite ville, il institue son fils aîné *Michel-Antoine Belloste, Docteur en Medecine, seul heritier du secret de la composition de ses pilules* à l'exclusion de son propre frere & de son second fils.

C'est le seul amour de la verité & du bien public qui fait qu'on donne ici ce Traité du Mercure separé des autres ouvrages de Mr. Belloste, d'autant qu'en le lisant, on pourra revenir de bien des abus qui s'étoient introduits au sujet du remede qui en est le principal objet, & qu'il regarde plus generalement les maladies du corps humain; au lieu que le reste ne concerne que le pansement des blessés. Quoi-

Quoique ces ouvrages fassent assez par eux-mêmes l'Apologie de leur Auteur, on ne fera peut-être pas fâché de voir quels étoient ses mœurs & son caractère dans la lettre suivante de l'Illustre Mr. Cicognini, qui l'a connu particulièrement à la Cour de Turin. Cette lettre & celle qui la précède, qui y a donné occasion, ont été imprimées en Italien à Venise en 1734. puis traduite en François, insérées dans le Mercure de France du mois de Juin 1737. vol. 2.

On a joint à la fin de ce Traité la maniere de se servir des Pilules dont il y est parlé, pour l'utilité de ceux qui en feront usage.

LETTRE adressée à Mr. Ciconini Conseiller & Premier Medecin de feuë Madame Royale de Savoye & premier Professeur de Medecine teorique dans l'Université de Padoüe.

MONSIEUR,

IL s'est excité dans ce pais une curiosité quasi universelle de lire le Traité du Mercure de Mr. Belloste inseré dans son livre intitulé Suite du Chirurgien d'Hôpital, à cause des effets admirables qu'on dit avoir été produits sur diverses personnes par le Mercure; Ce qui a fait qu'un de mes amis s'est disposé d'en donner au jour la traduction Italienne qu'il a faite de cet ouvrage, pour satisfaire aux pressantes instances d'une personne de consideration qui l'en a prié. Mais
par-

parce qu'il craint qu'il n'y ait quelqu'un, comme il arrive ordinairement lors qu'on propose des remèdes nouveaux, qui accuse l'Auteur d'imposture, & qui méprise le mérite d'un tel remède; il souhaite de joindre à l'impression de cet ouvrage votre témoignage sincère & authentique, par lequel l'on rende justice à la probité de l'Auteur, & à la bonté de son remède. Pour obtenir de vous une telle grâce il s'est adressé à moi, étant persuadé de mon attachement pour votre service, & de votre bonté singulière à mon égard: Et c'est pour lui complaire, que je prens la liberté de vous supplier de me donner quelques informations des mœurs & du mérite de Mr. Bellosté, & de rendre témoignage de ces effets desquels cet Auteur dit que vous avez été témoin oculaire, comme dans le cas du Chevalier de

XII L E T T R E.

*de Morette, de Mr. le Comte d'Arc
Bavarois, de Madame la Comtesse
Busquet, & de Mr. Marcheti
Medecin de S. Em. Monseigneur
le Cardinal Pico de la Mirandole.
Par ce moyen vous ferez honneur
à la memoire de ce grand homme
qui vous a été parfaitement connu,
vous rendrez un service considera-
ble au public en certifiant les effets
d'un remede, l'usage duquel pour-
roit être d'une utilité infinie, &
vous m'obligerez sensiblement dans
le dessein où je suis de servir mon
ami. Je ne manquerai pas de cher-
cher les occasions pour vous temoi-
gner une vraie & parfaite recon-
noissance, & l'estime toute par-
ticuliere avec laquelle je suis,*

MONSIEUR,

*Votre très humble & très obeis-
sant serviteur*

A Venise ce
2. Août 1734.

N. C.

R E-

REPONSE de Mr. Cicognini à
la Lettre précédente.

Vous m'ordonnez, Mr., par vôtre Lettre du 2. du courant, que je n'ai reçue que ce matin, de vous donner quelques éclaircissemens sur la probité de Mr. Belloste Auteur du livre intitulé Suite du Chirurgien d'Hôpital, & de la vérité des faits dans lesquels je suis cité comme témoin. Il n'est rien de plus équitable que de rendre justice à la vérité, & de complaire en même tems à un ami comme vous, Monsieur, pour lequel je conserve tant d'estime.

On ne pourra douter de la probité de Mr. Belloste, si l'on remarque qu'il a eû l'honneur de servir pendant trente & plus d'années Madame Royale, d'heureuse mémoire, en qualité de son premier
Chi-

Chirurgien; Turin & le Piémont ne sont pas si éloignés, que quiconque voudra s'en donner la peine ne puisse bien satisfaire sa curiosité sur ce sujet. Je l'ai connu & fréquenté familièrement à cette Cour, & dans toutes les occasions je l'ai trouvé un homme rempli d'honneur, d'un sçavoir distingué, & très-versedans la Chirurgie: C'est pourquoi il a été employé par la Cour, dans un âge même décrépit, dans des consultations de très-grand relief, de même que par la première Noblesse de cette Capitale: Il étoit aimé de toute la Faculté par sa sincérité, sa modestie & ses bonnes mœurs; étant entièrement éloigné de l'imposture, de la vaine gloire & du vil intérêt: son habileté est assez connue par ses ouvrages qui ont été réimprimés plusieurs fois dans presque toutes les langues de l'Europe.

Ce qu'il écrit des Cures de Mr. le Chevalier Solare de Morette, pour lors Auditeur de guerre; de Mr. le Comte d'Arc; de Madame la Comtesse Busquet, & de Mr. le Docteur Marchetti, dans lesquelles, ainsi que vous me le marquez, il parle de moi, tout cela est très-vrai; je pourrois même en citer plusieurs autres, s'il en étoit besoin. M. l'Abbé Marchetti Gentilhomme de la Chambre de S. Em. Monseigneur le Cardinal Pico est plein de vie, & il m'a écrit il y a quelques mois qu'il reçoit un grand benefice en ce qui regarde sa santé par l'usage des pilules de Mr. Belloste. Je m'en suis servi moi-même dans plusieurs cures avec succès, & je les préfère aux autres préparations de Mercure, tant pour la sûreté & la douceur avec laquelle elles purgent, qu'à cause de l'efficacité avec laquelle le Mercure opère en
sur-

XVI R E P O N S E.

surmontant des maladies très-dangereuses: Dans les Exossoses, & dans les Ecoulemens uterins, quoique non veneriens, mais très opiniâtres, j'en ay vû des merveilles; & depuis quatorze-ans que j'ai l'experience de ces pilules, je ne sçai pas d'en avoir vû le moindre mauvais succès en qui que ce soit, ni pendant leur usage, ni même longues années après s'en être servi. Voilà que je vous ai obeï mon cher Monsieur; si je puis vous servir en autre chose je vous prie de me commander, étant avec toute l'estime & le respect possible.

MONSIEUR,

Vôtre très-humble & très-obeïssant
Serviteur

A Padoüe ce
 4. Août 1734.

CICOGNINI.

TRA-



TRAITÉ

D U

MERCURE.

LE MERCURE dont je publie ici les vertus , est un miracle de la nature , & parmi les remèdes , le plus rare présent de la Providence.

Le hazard a plus contribué à me le faire connoître , que tout ce que j'ai vû de Maîtres qui l'ont employé , & que tout ce que j'ai lû d'Auteurs qui en ont traité.

A

C'est

C'est, je l'avouë, sans raisonner que j'ai commencé à m'en servir; les premiers succès m'ont enhardi; j'ai suivi hardiment & fait expériences sur expériences; les postes que j'ai occupez ensuite, m'ont fourni des occasions avantageuses; des maladies chroniques invétérées, & que l'on regardoit comme incurables, ont été terminées heureusement par le Mercure crud. Je lui ai trouvé un frein qui l'arrête, je veux dire, qui l'empêche de se sublimer; je ne laisse pas de croire que sans ce frein, la chaleur du corps n'a pas assez de force pour sublimer le Mercure. Je l'ai mêlé avec des purgatifs légers, qui déterminent une partie de son action par les selles; j'ai vû qu'une autre partie se communique au sang, s'unit sans perdre sa figure ronde, avec la limphe, qu'il circule avec elle,

le, ne la quitte point qu'il ne l'ait mise en état de pénétrer par tout par sa subtilité & sa fluidité, de nourrir tout par le moyen de ses particules balsamiques, qu'il rétablit dans leur état naturel, quand elles en sont déchûës; qu'il détruit tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à son cours; qu'il est ennemi juré de tout ce qui est hétérogene, vicieux & malin. Comme à force de l'employer, j'ai connu ses vertus, & tâché de pénétrer dans la mécanique de son action, j'ai négligé de recourir aux Auteurs qui en ont écrit, & j'en ai lû très-peu; je sçais que quelques-uns le loient, comme M. Lémery, & autres.

Avicenne dit, que quelques-uns en boivent sans incommodité, & l'ordonne pour la teigne des enfans. Planiscampy donne au Mercure plus de qualité qu'au Gayac.

Marianus Sanctus en ordonne trois livres dans le *Miserere*. Antonius Musa & Mefué le conseillent pour les vers & pour la galle. M. le Duc, Médecin, qui a fait le voyage du Levant, dit que les femmes à Smirne qui veulent devenir grasses, avalent souvent deux dragmes de Mercure crud; il se moque de ceux qui le croient un poison: car, dit-il, les ouvriers d'une certaine mine de Mercure avoient pris la coutume d'en avaler quelques livres en quittant le travail, étant chez eux le vuidoient & le vendoient; laquelle chose ayant été découverte, on les faisoit rester après avoir quitté le travail, quelques heures enfermés dans une chambre: ainsi ce qu'ils avoient avalé étoit obligé de sortir, ne pouvant le retenir longtemps dans le corps. Les uns le croient chaud, les autres froid.

Ce-

Cependant s'il adoucit le sang, s'il apaise les douleurs les plus aigües, & le tumulte des esprits, & dans le volutus, & dans une quantité d'autres maux, & s'il engraisse, comme l'on n'en peut point douter, toutes ces choses marquent qu'il est plutôt froid que chaud, ou du moins qu'il est tempéré entre l'un & l'autre.

Qu'il soit chaud ou froid, je m'arrête aux effets, & non aux qualitez: que l'on le louë, que l'on le blâme, cela ne diminue rien de sa bonté; c'est une chose de fait, que rien dans la nature n'est capable de faire, dans presque tous les maux, des effets si surprenans & si salutaires. Cependant beaucoup de gens le décrivent: il est bon, dit-on, mais il est dangereux: c'est en dire du bien & du mal, insinuer la crainte & le doute, & priver par ce moyen bien

des affligez du prompt secours qu'ils pourroient tirer de son usage, lesquels languissent & souvent périssent chargez de maux & de remedes inutiles.

Comme l'expérience est la plus forte des preuves, j'ai crû à propos de donner ici la relation de quelques cures faites en différens tems, sur différens sujets & sur différentes maladies: si j'avois à écrire toutes celles que j'ai faites depuis quarante-trois ans que je me sers de ce Mercure, un gros volume auroit peine à les contenir. J'ai suivi dans ce Traité la même méthode que j'ai observée dans mon premier Ouvrage, où j'ai mis à la suite de chaque cure des playes, une observation en forme de réflexion; j'ai mis aussi à celle-ci un raisonnement à chaque expérience, pour faire voir ce que j'ai conçu de la mécanique de ce Remede.

L'an

L'an 1681. étant à Turin, un jeune Abbé me fit confidence qu'après un acte impur il avoit été attaqué de quelques maux vénériens, dont il avoit été mal traité; que depuis quelques mois il étoit affligé de douleurs nocturnes en plusieurs parties du corps, & d'un ulcere au nez qu'il me fit voir; que la situation de ses affaires & la saison ne lui permettoient pas de se faire traiter; que même il lui importoit beaucoup que personne ne pût s'apercevoir qu'il eût une telle maladie; qu'il me prioit très-fort de lui chercher quelque remède qu'il pût prendre en cachette, pour empêcher le progrès du mal; que le Printems il iroit se faire traiter à Paris.

Le Mercure alors ne m'étoit que superficiellement connu; je ne laissai pas de lui former à ma mo-

de une masse de pilules purgatives, & je lui en fis prendre de deux jours l'un, le soir en se couchant.

Il n'en eut pas pris plus de cinq prises, qu'il me dit que ses douleurs avoient diminué, & que son ulcere alloit mieux.

Enfin, vers la onze ou douzième prise, il se trouva entièrement guéri, avec autant de surprise pour lui que pour moi, qui ne lui donnois ce remède que comme un palliatif.

Je ne laissai pas de lui en faire prendre encore quelques prises, pour assurer la guérison; & c'est la pure vérité qu'il n'a depuis ressenti la moindre incommodité.

Quand on fera réflexion que le Mercure est le seul & unique remède qui peut détruire le virus vénérien, l'on ne sera pas surpris qu'il ait produit cet effet dans le cas dont il est ici question : mais
l'on

l'on a lieu d'admirer qu'il ait^{pu} agir si salutairement, sans avoir causé au malade ni trouble ni agitation; qu'il ne l'ait privé ni du repos ni des alimens ordinaires; qu'il n'ait jamais pendant la cure gardé ni la chambre ni le lit; qu'il n'ait enfin rien changé dans sa maniere de vivre, & que personne ne se soit aperçû qu'il ait été traité: c'est ce qu'il y a de singulier.

C'est la premiere cure que j'aie faite de cette maniere, étant Chirurgien Major des Hopitaux de Briançon, & où j'en ai traité quantité avec ce simple remede, qui ont eu un pareil succès. En l'an 1694. Mr. le Maréchal de Catinat m'envoya à Oulx plusieurs Officiers subalternes attaqués des mêmes maux, qui n'ont pris d'autre remede, & qui sont retournez à l'Armée six semaines

après, gras, frais, & bien guéris, n'ayant observé d'autre règle. Je n'entre point dans le détail pour éviter une prolixité ennuyante, ne voulant marquer qu'une cure de chaque espece, si quelque circonstance particuliere ne m'y oblige.

L'année ensuite 1682. Mr. le Comte de S. George, Ecuyer de Madame Royale, & Capitaine au Régiment des Gardes, me fit voir le Caporal de sa Compagnie, à qui il étoit survenu depuis deux ans une tumeur schirreuse, qui étoit alors grosse comme la tête, & lui occupoit toute la cuisse droite, ce qui l'obligeoit à marcher avec bien de la peine avec deux bequilles: les plus accréditez Chirurgiens de Turin lui avoient fait quantité de remedes sans aucun fruit; je me résolus de lui donner par hazard du même Mercu-

re, au bout de 18. à 20. jours la tumeur s'amolit & vint à supuration; je l'ouvris, il en sortit plus de 7. à 8. livres de pus & de limphe, & en un mois il fut entièrement guéri, quitta ses bequilles, & marcha avec toute liberté.

Cette deuxième cure me fit estimer ce remede; mais les mouvemens que je fus obligé de faire peu après, ne me fournirent pas des occasions pour m'en servir, aussi fréquemment que j'aurois voulu: d'ailleurs mon âge ne me donnoit pas assez de crédit pour m'en servir où je le croyois propre; il me fallut attendre un tems plus favorable.

L'an 1687. étant Chirurgien Major de l'Hôpital de Lusérne, dans la premiere guerre des Barbets, je m'en servis avec succès dans plusieurs Tumeurs dures &

schirreuses : je trouvai que celles qui étoient d'une médiocre grosseur & peu invétérées, se dissipoient à vûë d'œil sans supurer ; que les grosses & anciennes venoient à supuration : ce qui me fit juger que quoique dures, anciennes & indolentes, elles n'étoient pas privées du commerce des liqueurs.

Pour expliquer mécaniquement l'effet que le Mercure peut produire sur les tumeurs, il faut considérer que la matiere qui forme les schirres, & toutes les autres tumeurs qui sont faites par congestion, aussi-bien que les obstructions de toutes les parties du corps, ne peut se mettre en mouvement d'elle-même, quand elle est une fois accumulée & arrêtée malgré le ressort des parties ; il faut quelque chose qui l'ébranle, la subtilise, la fonde, & en divise l'unité. Pour

Pour accomplir toutes ces choses, il faut exciter aux fluides qui circulent dans les tumeurs comme dans toutes les parties du corps, un mouvement rapide, capable de déranger, détacher, & mettre en mouvement ce qui étoit fixe & en repos: c'est ce seul Mercure qui peut remplir toutes ces indications, en se joignant comme il fait à la limphe; il suit son mouvement, & il l'accompagne par tout.

Ces petits globules se divisent à l'infini, & roulent avec elle sans la quitter.

Leurs figures rondes font effort contre les obstacles qu'elles trouvent dans leurs routes, sans pouvoir être arrêtez, engagez, ou accrochez; elles glissent, elles heurtent, frottent, ébranlent, & mettent en mouvement les particules des matieres qui s'étoient unies,

unies, colées, accrochées & coagulées dans les parties ou dans les glandes, contre les loix de la nature; elles les rendent fluides, les réduisent en pus, ou les entraînent avec eux, pour les chasser hors du corps par la voye de la transpiration, par les selles, ou les urines.

C'est par cette mécanique que les tumeurs contre nature, les obstructions des viscères & des autres parties du corps sont détruites, en rétablissant le cours libre des fluides si nécessaire à la vie, & à la conservation de la santé; c'est ainsi que je conçois les deux opérations du Mercure sur les coagulations, qui est d'absorber & de dissoudre: termes du Sage, dont la manœuvre a toute une autre explication, que nous tâcherons d'éclaircir à la suite.

En 1691. étant Chirurgien Major

jour de l'Hôpital de Briançon, l'on me fit voir une jeune femme à qui étoit survenu, il y avoit deux ans, une tumeur à la joue droite, qui ayant supuré, fut pansée avec une tente qui lui laissa une fistule, & peu à peu la machoire inférieure se trouva si fort engagée, qu'elle avoit perdu son mouvement tellement que la bouche de la malade étoit presque fermée, & ne vivoit que de bouillon ou de choses très-liquides; l'on avoit, me dit-on, employé plusieurs remèdes sans aucun fruit.

Je lui fis rouler de très-petites pilules, & lui en fis prendre de deux jours l'un pendant un mois, au bout duquel la joue se débri-da, la bouche s'ouvrit, & la fistule se trouva tout-à-fait guérie, ce qui causa à la malade beaucoup de joye & d'étonnement: cette cure me surprit, & m'obligea

bligea d'en donner ensuite dans plusieurs maladies chroniques, qui avoient résisté à tous les remèdes d'usage, & qui furent terminées heureusement.

La plupart des fistules qui surviennent aux playes & aux abscesses, sont l'ouvrage des tentes, qui en reployant les fibres du canal où on les introduit, par le fréquent frottement & la continue compression, s'unissent, se colent les uns sur les autres, & il se forme ce que l'on appelle *callosité*.

Comme il y a dans toutes les parties du corps une multitude de petits vaisseaux qui portent & charrient la limphe & les autres suc; les orifices de ces petits tuyaux qui sont contenus dans toute l'étendue de la callosité, & qui viennent aboutir & s'appuyer sur ce volume de fibres reployées, couchées & colées, la limphe qui se trouve
char-

Unable to display this page

apparemment vrai qu'il doit agir ici comme dans les embarras, tumeurs & obstructions, qu'il n'a qu'une mécanique qui puisse satisfaire à une multitude de cas différens.

Après la Paix faite l'an 1696, j'eus l'honneur d'être demandé pour remplir la place de l'illustre M. Thouvenot, qui étoit de son vivant premier Chirugien de Madame Royale: à mon arrivée à Turin, je vis une pauvre fille mandiante sur les degrés de l'Eglise de S. Jean, d'un lieu nommé *Cornie*, qui faisoit horreur à voir par les scrophules ouvertes de sa face & du sternum; elle avoit outre cela, le col farci de glandes, & les pieds & les mains tout déformés.

Je la fis venir chez moi, & l'engageai de prendre de deux jours l'un une prise de notre Mer-
cu-

cure ; & pour l'obliger de prendre ce remede en ma présence , je donnai ordre qu'on lui donnât en même tems une soupe.

Cela fut exécuté six mois de suite , au bout duquel tems elle se trouva entièrement guérie ; tellement qu'elle se maria , eut des enfans , resta veuve , & s'est remariée malgré la difformité que lui ont laissé ses cicatrices : elle est actuellement vivante , tout Turin la connoît , & je lui fis tenir au Batême le premier enfant que Dieu m'a donné.

Les scrophules sont des maladies d'une très-difficile curation , peu de remedes ont prise sur la matiere qui les cause ; elles sont communes à certains climats & certaines nations , & souvent le triste héritage des désordres de nos ancêtres ; la source est dans le sang , le siége dans les glandes & dans

dans les articulations; elles sont rebelles aux remèdes par rapport à leur froideur; la tenacité de l'humeur est à l'acide qui l'épaissit.

L'on est convenu il y a longtemps que le seul Mercure est capable de conduire des maladies à une parfaite guérison, soit en procurant une fonte, une dissolution, & un mouvement aux liqueurs, ou en détruisant les acides & les ferments vicieux qui causent les coagulations de la lymphe, & faisant couler les esprits & la chaleur dans les membres affligés; c'est enfin le seul remède de la Médecine, qui peut remplir toutes ces indications.

L'acide qui cause ces coagulations froides, est le plus difficile à détruire; le Mercure par ses roulemens a peu de prise sur ces matières molles & glutineuses; c'est
par

par cette raison qu'il se passe un tems assez considérable avant qu'il ait pû causer un dérangement qui le mette en état de rompre ou é-mousser la pointe des acides qui causent cette coagulation : il le fait cependant sans contredit ; car en circulant avec la limphe dans les articulations & dans les glandes scrophuleuses, il détruit peu à peu les embarras & les obstructions qui s'opposoient au cours des liqueurs. Ces cures sont douces & longues ; la salivation est plus prompte, plus laborieuse, & plus périlleuse.

Environ un an après je traitai M. Dufaure, François de nation, marié & établi à Turin, connu de toute la Ville, d'une tumeur qui lui étoit survenue au foye il y avoit plus de deux ans, pour laquelle maladie il avoit consulté plusieurs Universitez : tous les re-

remedes lui furent inutiles.

Cette tumeur étoit plus grosse que le poing, très-douloureuse, poussant extérieurement une éminence qui marquoit son étendue; il avoit un pouls très-dérégulé; il tomboit souvent dans des syncopes; il avoit un dégoût, une insomnie, & une agitation universelle.

Je lui proposai l'usage de mon remede comme un dissolvant très-propre à dissoudre cette tumeur; je voulus joindre à ce remede un vin calibé pour son usage, où j'avois joint les *Capili Veneris*; il se servit un mois de ces choses, & se trouva entierement guéri.

Cette tumeur étoit schirreuse, mais cependant douloureuse; peut-être par la compression qu'elle causoit aux parties adhérentes; je n'ai donc aucune remarque particuliere à faire sur cette
ma-

maladie; il y a 24. à 25. ans qu'elle a été guérie, sans qu'il y ait rien paru depuis, le malade étant actuellement vivant & en parfaite santé.

Madame Servant, Couturiere de Madame Royale, ma voisine & bonne amie, fut affligée en 1703. d'une tumeur au sein, qui en peu de tems fit un progrès considérable par son volume, par la douleur, & par sa dureté, courant directement au carcinome.

Elle prit du même remede, & en un mois elle fut entièrement guérie, sans avoir ressenti depuis ce tems-là la moindre douleur à la partie. Avec ce même remede j'en ai guéri un très-grand nombre à la Cour & à la Ville, & récemment une Dame du premier rang, que le respect m'empêche de nommer, quoi qu'elle n'ait pas fait un secret de sa guérison. Ce-
pen-

pendant si ces maux sont invétérés, ou il n'y faut rien faire, ou il faut les amputer: elles ont toujours passé pour des maladies d'une très-difficile curation, & même incurables quand elles sont ulcérées; elles sont cruelles par leurs douleurs, & très-insupportables par leur puanteur; il n'y a que le mercure crud pris par la bouche, qui par ses frottemens puisse émouffer les pointes des acides qui déchirent les chairs de cette partie affligée; & quand même la guérison ne pourroit se faire, rien n'est plus propre pour calmer la douleur, empêcher le progrès, & s'opposer à la pourriture & à la mauvaise odeur; c'est ce que j'ai fait quelques fois dans ces tristes conjonctures.

Quand notre Cour fut à la conduite de la Reine d'Espagne jusqu'au Bourg de Cony, l'an 1702.

je

je fus attaqué au retour dans la Ville de Fousan, d'un accident de gravelle qui pensa terminer mes jours; je rendis dans le bain que l'on m'ordonna, des petites pierres & du gravier avec des douleurs très-grandes, en urinant du sang tout clair.

L'on m'apporta à Turin, & M. Fonsage dans ce tems-là premier Medecin de Madame Royale, me fit des remedes pendant trois mois au bout duquel tems je retombai dans le même cas, & rendis encore des pierres & du gravier avec de très-fortes douleurs.

Je fis alors, mais un peu tard, mes réflexions sur mon dissolvant, croiant qu'en rendant la limphe épaisse dans laquelle les sables se trouvoient engagez; ce qui formoit de petits pelotons en forme de pierre, qui rend toujours cette humeur fluide, cet assem-

blage ne se pouvoit faire; & que s'il se trouvoit qu'il y en eût encore de formez, que l'effet de notre Mercure seroit suffisant pour les détruire: je pris de ce remede, tous mes accidens cessèrent, je me trouvai guéri, depuis ce tems-là je n'en ai jamais ressenti la moindre incommodité. Il est vrai que de fois à autre je prens quelque prise de ce même remede, ce qui m'a garanti, à ce que je crois, d'une rechute.

Je suis le premier sur lequel j'ai employé ce remede pour une semblable maladie, mais je ne suis pas le dernier; j'en ai donné depuis à plusieurs personnes qui avoient de semblables maux, avec un très-heureux succès. Il n'est pas moins utile dans les rétentions d'urine causées par des viscositez & des glaires: M. le Baron de la Chainaye Nifar en a fait une très-heureuse

Unable to display this page

J'ai un cas tout récent de la même nature à qui l'on a fait le même remede, & qui a eu un pareil succès. Mais toutes ces relations me porteroient trop loin; je les supprime & plusieurs autres, quoique le nombre des malades guéris ont leur mérite pour persuader; car une seule cure peut être imputée au hazard.

Le Mercure crud convient donc à la gravelle, la chasse & empêche la formation de la pierre en détruisant la viscosité de la limphe qui lie les parties tartareuses du sang.

Les viscositez produisent à peu près les mêmes accidens que la pierre; si elles ne causent pas tant de douleur, elles ne laissent pas de supprimer souvent les urines, en s'engageant dans les tuyaux qui la charient, & qui sont destinez à la conduire dans la Vessie; dans ce

cas

cas comme dans plusieurs autres, il faut que le Mercure par sa rondeur & son mouvement brise, divise, écarte, & par conséquent subtilise & détruise la coagulation de la limphe, & cela très-promptement; ses chocs & ses roulemens usant les pointes des acides, font quitter prise à ce qu'ils avoient accroché; ainsi tout se divise & reprend sa figure naturelle.

Madame Compagnole, Hôtesse de la Femme sans tête, une des plus fameuses Auberges de Turin, est sujette à une cruelle colique; il y a trois ans que cette maladie la mit aux abois; en 1722. elle fut surprise du même mal au milieu de la nuit; comme nous sommes voisins, elle me fit demander; je la trouvai dans un état à faire pitié: je lui fis avaler une double dose de notre Mercure, peu à peu ses cruel-

es douleurs cessèrent, elle rendit dans le reste de la nuit un grand seau tout plein d'excrémens & d'eau, le jour ensuivant elle vuida encore par l'anus un autre seau d'eau, & elle fut tout-à-fait quitte de sa maladie, ce qui la surprit agréablement, car dans l'autre qu'elle avoit eue ci-devant elle passa un mois dans les douleurs & dans les remèdes; & dans celle-ci peu de momens après avoir avalé le remède, les douleurs cessèrent.

La prodigieuse évacuation qui se fit très-promptement fut l'ouvrage des purgatifs, mais le Mercure n'a pas laissé d'y contribuer en brisant & rendant les humeurs plus fluides & plus coulantes. Cette femme avoit tout le bas-ventre farci d'humeurs visqueuses & acides, qui lui causoient une tension & une irritation aux intestins & à tout

tout le bas-ventre, le mouvement péristaltique des intestins étoit ralenti & dépravé; rien ne pouvoit mieux le rétablir que le roulement du Mercure, qui en même tems détruisant les pointes des acides qui causoient les mouvemens convulsifs de ces parties, la crispation des fibres circulaires étant cessée, il est naturel que toutes les matieres retenues dans cette capacité ayent dû prendre la route de l'anus, & ayent suivi le Mercure, qui par son propre poids cherche toujours à se précipiter en bas.

Le Mercure étant dans le ventricule, se mêle & se confond avec ce qui s'y trouve; les veines lactées pompent ce qu'il y a de plus subtil & de plus disposé à entrer dans leurs pores; ce qu'il y a de plus volatil dans le Mercure est enlevé, dévoré par les veines,

& est porté dans le sang ce qui le rend fluide , & plus coulant & plus doux ; ce qui reste dans la masse des matieres plus crasses qui sont dans le ventricule , suit la route des purgatifs ; s'il se trouve des embarras , des viscositez & des acides dans les intestins , il les ouvre , subtilise les matieres , ruine le picquant & le crochu des acides , & entraîne tout ce qui est vicieux & inutile par les felles , sans toucher à ce qui est bon & nécessaire : ce qui prouve cette vérité , c'est que ces grandes & prodigieuses évacuations n'ont laissé à la malade ni agitation ni foiblesses.

L'an 1710. un nommé M. de la Pierre , gouverneur d'un Seigneur Allemand qui étoit à l'Académie , dont le nom a échappé à ma mémoire , avoit une galle invétérée , à qui tous les remedes qu'il

qu'il avoit faits en France & en Hollande lui avoient été inutiles ; je lui fis prendre de notre Mercure , & sans autre remede en trois semaines il fut entièrement guéri: il partit d'ici très-content , & l'année ensuite il m'écrivit de la Haye pour en avoir , un de ses amis ayant la même maladie. M. Carret fort de mes amis, Commissaire des Guerres dans les Armées & Hôpitaux de France, qui de mon tems avoit eu la régie de l'Hôpital d'Oulx , pendant que j'étois Chirugien Major du même Hopital, se trouvant à Valence sur le Pô en 1710., fut affligé d'une dartre très-difforme, très-rouge , & élevée d'un travers de doigt , qui lui occupoit la moitié du visage.

L'on lui proposa plusieurs remedes qu'il ne voulut pas faire, disant : „Je vais dans peu à Tu-

„rin , où j'ai mon ami Belloste
„qui a un remede qui me guéri-
„ra.

Il ne tarda pas d'y venir : jee
lui fis prendre de notre Mercu-
re ; ce qu'il y a de particulier ,
c'est que dès la premiere prise ill
m'assura qu'il alloit mieux ; à la
seconde , la diminution étoit ap-
parente ; enfin à la quatriéme ,
il n'y avoit presque plus rien : ill
en prit cependant quelques au-
tres ; mais il est très-veritable qu'à
la cinquiéme , il ne resta aucun
vestige ni aucune marque de cet-
te difforme maladie ; il est à Pa-
ris , où il peut rendre témoigna-
ge de cette vérité. Il arriva la
même chose & avec la même
promptitude à M. le Comte d'Ar-
que Bavafois , revenant de Fran-
ce , où il avoit été traité de quel-
que maladie : il fut surpris en
Savoye de douleurs aux épaules ,
&

& d'une quantité de grosse pustules qui lui couvroient tout le visage & qui étoient très-difformes; il vint loger chez la Compagnole, & cela en l'année 1723. Il envoya prendre le très-sçavant Monfr. Cicognini pour avoir son avis, sçavoir s'il se feroit traiter à Turin, ou s'il retourneroit en France pour se faire guérir. Notre judicieux Medecin lui conseilla de m'envoyer prendre pour lui donner un remede de ma composition, qu'il croyoit suffisant pour le tirer de cet embaras, ce qui fut fait, il prit de notre Mercure; & dès la deuxième prise, il s'apperçut que ses douleurs étoient moindres, & ses pustules flêtries; & à la quatrième, tout disparut, au grand étonnement de ce Seigneur, qui regarda cela comme un prodige; il ne laissa pas d'en prendre ensuite quel-

ques prises , & en fit sa provision à son départ.

La promptitude avec laquelle le Mercure fit disparoître la difformité de cette dartre avec tumeur , est une preuve incontestable de son union avec la limphe ; il fait dans les dartres , dans la galle , & dans les boutons du visage & des autres parties du corps, la même manœuvre qu'il fait dans les tumeurs schirreuses , scrophuleuses , carcinamateuses , loupes , &c. Il détruit les embarras des glandes , en ruinant les acides qui les avoient causées , & comme la limphe le porte & le charie jusqu'aux porosités de la peau , ses parties volatiles s'échappent avec rapidité , par l'insensible transpiration , elles frotent contre les acides qui se trouvoient engagez dans les porosités , les usent & les entraînent avec elles.

les ; & ainsi les mammelons fibreux qui étoient engagez & bouchez reprennent leurs figures, leurs ressorts & leurs usages, la peau se nettoye, les pores se r'ouvrent, & la transpiration se rétablit.

Quoique les maladies dont nous traitons ci-dessus, aient eu des différens accidens, c'est toujours une même cause qui les produit ; les préparations de ce Mercure doux, l'Æthiops minéral, la poudre d'Algarot, conviennent extérieurement ; pour lors ce Mercure lie, embarasse, & se charge des acides, ouvre la peau, & procure la guérison : mais le flux de bouche est à craindre, si les acides mêlez & engagez avec le Mercure, viennent à rentrer dans le commerce des fluides ; c'est ce qui me fait dire que l'usage du Mercure crud pris par la bouche, fait plus d'ef-
fet,

fet , est plus sûr & plus prompt.

L'an 1719. le fils de mon Aide-Major de l'Hôpital de Briançon, me fut envoyé à Turin chargé d'une lépre universelle, la tête dans un état déplorable, & tout le corps plein d'écailles blanches; je le fis voir en cet état à quelques-uns de mes confreres, dont M. Calcan , Maître Chirurgien collégié, & présentement Syndic, pendant que je suis Prieur du College nouveau établi par le Roi , étoit du nombre.

Je le tins chez moi, le fis manger à ma table sans aucune distinction, il ne garda ni la chambre ni le lit ; je lui fis prendre deux jours l'un, le soir en se couchant ou en soupant une prise de notre Mercure, & six semaines après je le fis voir aux mêmes Chirurgiens, la tête & le col nets comme une perle , & entièrement guéri n'a-

yant

yant pas passé un jour sans aller à la promenade, & à courir toute la Ville.

La lèpre & la vérole sont sœurs, engendrées d'un même pere, suivant l'opinion des Sçavans, le Mercure a toujours passé pour le remede spécifique de ces maladies, depuis que l'on les connoît, & depuis que l'on s'en fert; il a, il est vrai, sur ces fermens un pouvoir absolu; plus ils font paroître de rage pour affliger les hommes, plus il montre de vigueur & de force pour les détruire; ce sont des hydres que cet Hercule se plaît à terrasser; la mécanique de son action sur ces virus n'a pas besoin d'être expliquée; elle est connue, elle est visible, & ne peut être contestée: c'est le premier lépreux qui est tombé entre mes mains; cette maladie si formidable cede au Mercure bien préparé & bien mé-

mélangé, comme à la plus simple des maladies.

L'an 1721. j'eus commission de Madame Royale d'aller à la Ville d'Equiere, voir de sa part Madame la Comtesse Busquet, détenuë au lit depuis quatre mois par une cruelle sciatique si douloureuse, qu'elle ne pouvoit faire aucun mouvement sans ressentir des douleurs mortelles, malgré les soins & la grande capacité de M. Gofe son Médecin : comme cette Dame qui est des plus puissantes, étoit obligée de rendre les excréments dans le lit, l'on appréhendoit avec raison une mortification aux parties postérieures ; ce qui fit que sans perdre de tems je proposai à M. son Médecin l'usage de notre Mercure, ce qu'il accepta très-cordialement.

Elle n'en eut pas pris plus de trois prises, que ses cruelles douleurs

leurs cesserent, & à la quatrième elle n'en ressentit plus ; à la septième elle sortit du lit & commença à marcher. La quantité de pituite que ce remede fit sortir durant les premières prises, causa de la surprise & à la malade & au Médecin; à la Malade, en ce qu'à mesure que ces évacuations se faisoient, elle sentoit un soulagement considérable, & un dégagement de toute la partie affligée, sans perdre rien de ses forces ; au contraire plus l'évacuation étoit grande, plus elle ressentoit de vigueur. M. son Médecin regardoit ces effets salutaires comme un enchantement, ce qu'il l'obligea à m'en écrire sa surprise dans des termes pleins d'estime & de bonté. Cette Lettre fut lûë à Madame Royale par le très-aimable M. Cicognini, qui se trouva lui-même charmé de l'effet si prompt & si

si salutaire de ce simple remède, & des expressions tendres & obligantes du Médecin de la malade.

La Goutte naissante, le Rhumatisme, la Sciatique, & toutes les autres maladies de cette nature, sont guéries par l'usage du Mercure crud pris par la bouche, comme l'expérience nous l'a fait voir dans une multitude d'occasions; elles sont toutes d'une même nature, quoi qu'elles aient différens noms, & qu'elles occupent ou affligent différentes parties; comme c'est la même cause, c'est aussi un même remède qui les guérit, & tout cela par la même mécanique qui nous jette toujours dans le même raisonnement du choc, du frottement, de l'ébranlement, du délogement, & de la ruine des pointes crochues des acides.

La promptitude avec laquelle
le

le Mercure agit sur ces petits corps, à mon sens ne peut être expliquée autrement: puisque rien ne se communique si promptement dans le sang, ainsi il est porté en très-peu de tems aux parties affligées, & par plusieurs reprises dans un jour naturel; c'est par cette raison que ce qu'il a commencé par les premiers frotemens, il l'acheve par ceux qui suivent: il est vrai qu'il s'en dissipe par la transpiration, & qu'il en sort par les selles avec les excréments; mais l'on en redonne d'autre par reprise, qui fait que cette premiere manœuvre est continuée sans interruption, & que les acides qui ont occupé les pores des membranes, comme il arrive dans la Sciatique & dans les Rhumatismes, sont facilement & promptement délogez & ruinez, leurs pointes étant hé-

hérissées & non engagées dans aucune matiere qui les couvre, ni qui les défende des attaques que les petits globules du Mercure leur portent sans aucune interruption, quand le suc nourricier qui est chargé du Mercure qui l'accompagne par tout, vient le communiquer aux membranes affligées, pénétrées, & comme lardées de ces petits corps pointus, crochus, & tranchans; les petites particules rondes & subtiles du Mercure s'épanouissent sur les membranes, & roulans comme autant de petites perles très-fines, & cependant assez solides pour heurter, user, & détruire les foibles pointes des acides, & ensuite ils sont repompez par les veines. Je n'ai pû me faire une autre idée de la promptitude avec laquelle les maladies dont j'ai parlé ci-dessus, ont été terminées; ceux qui
sont.

sont plus éclairés que moi pourront peut-être leur donner une explication plus sçavante & mieux raisonnée.

La femme de M. Reicend, Marchand Libraire à Turin; âgée de 33. ans, fut envoyée de Briançon à son mari, au mois de Novembre de l'année 1723., chargée d'une multitude de maux qui avoient été traitez durant quatre ans sans aucun fruit, par les plus habiles Medecins du Briançonnois; elle avoit entr'autres une petite fièvre, une difficulté de respirer, douleur à la région du ventricule, l'haleine très-mauvaise, méchante couleur, & la cuisse & jambe droite d'une grosseur monstrueuse; pour laquelle dernière maladie, l'on lui avoit fait prendre plusieurs fortes d'Eaux minérales sans aucun fruit, tant en bains qu'en fomentations, tel-

tellement que tous ces maux avoient été jugez incurables. Mon époux la voyant dans ce pitoyable état, eut assez de confiance en moi pour l'abandonner entièrement à ma seule conduite; ce fut avec un peu de répugnance que je me chargeai de cette maladie chronique.

Cependant ayant connu par un grand nombre d'expériences, que c'est dans les cas désespérez que le Mercure se plait à faire connoître sa force, sa vertu, & sa supériorité sur les autres remedes de la Médecine, je n'hésitai point de lui en donner d'abord sans aucune autre préparation.

Les premieres prises ont soulagé la malade, la plupart des accidens ont cessé, le pouls s'est remis, la douleur de l'estomac & la mauvaise odeur ont été surmon-

montées , la cuisse & la jambe
sont devenuës moins douloureu-
ses , mais elles ont peu diminué ;
elle en prit ainsi seize prises , que
l'on fut obligé d'interrompre par
la venue de ses menstrues ; ce-
la fini , l'on a recommencé à lui
en donner peu à peu ; & sans au-
cune agitation cette formidable
coagulation d'humeurs s'est fon-
due , les liqueurs sont devenues
fluides après avoir pris quaran-
te - deux prises de ce Mercure ,
la cuisse & la jambe se sont amo-
lies , la fonte de ce prodigieux
embarras est rentrée pêle-mêle
avec le Mercure dans le com-
merce des liqueurs ; enfin dans le
mois de Mars de l'année couran-
te 1724. , le Mercure fit à cet-
te malade ce qu'il fait après les
frictions ; il lui excita un flux de
bouche , avec cette différence ,
qu'il fut très-doux , & qu'il ne
cau-

causa qu'une médiocre chaleur à la bouche; c'est la première fois que cela m'est arrivé, quoi que j'en aye donné plus de six mois de suite.

L'on a tout lieu ici d'admirer les salutaires effets du Mercure, qui d'une manière ou d'autre ne peut se dispenser de détruire tout ce qui afflige le corps.

Il faut remarquer, pour entrer dans la connoissance de cette mécanique, que dans la maladie de la cuisse & de la jambe il n'y avoit aucun épanchement; la coagulation des liqueurs occupoit seulement les glandes & les vaisseaux extérieurs : la preuve est que, malgré la grosseur de ces parties, la malade ne laissoit pas de marcher, les parties organiques n'étant pas occupées le poids seul & la douleur causée par la tension étoient les seules choses qui se faisoient sentir. La

La fonte s'est donc faite dans les vaisseaux & dans les glandes; il est naturel qu'ayant repris leur fluidité naturelle, ils foyent rentré dans le commerce des fluides, & qu'ils ayent repris la route de la circulation.

Or comme les parties subtiles du Mercure se sont trouvées confonduës avec ce qui a été dissous, ils ont élevé ces fluides en haut, les vaisseaux de la gorge se sont remplis & tendus, & les orifices des canaux salivaires ont été forcez, se sont dilatez, & ont donné passage à ce qui a voulu sortir; & alors la cuisse & la jambe ont diminué considérablement.

Ce salutaire flux a duré environ huit jours, & a remis cette femme dans un état de santé qui l'a surprise; comme je la traite actuellement, j'espere que dans peu sa cuisse & sa jambe se-

C

ront

ront dans leur état naturel.

Si le Mercure crud se chargeoit des acides, comme beaucoup de gens l'ont crû, dans la quantité qui avoit causé ces considérables coagulations, l'on eût vû des délabremens à la bouche, par où la nature les a poussés.

Il n'a paru qu'un peu de chaleur; car ceux qui causent ces maladies ne sont ni si piquans, ni si tranchans, ni si corrosifs que les acides vénériens, qui corrompent les os & rongent les chairs, sans qu'ils soient mélangés avec aucune autre matiere.

La matiere épaisse & visqueuse qui sert de nourriture aux poils, se trouvant très abondante par les embarras qui s'étoient formés dans la peau où ils sont plantés, les fit croître & grossir dans toute l'étendue de la cuisse & de la jambe.

jambe, tellement qu'elle en étoit toute couverte & toute noire; c'est ce qui m'a fait regarder la maladie de ces parties, causée par une viscosité très-gluante qui s'est arrêtée dans les Vaisseaux capillaires de la peau, & dans les glandes cutanées, qui par rapport à leur nombre prodigieux, ont enfin formé un volume si considérable.

L'on doit donc être persuadé que le Mercure, tôt ou tard, se communique, pénètre, & brise la liaison de ces matieres, qu'il fait quitter prise aux acides qui les avoient accrochées, qu'alors ils reprennent leur premiere fluidité.

Si l'on fait un peu d'attention à ce que le Mercure a produi dans une cure, l'on peut juger de ce qu'il doit produire dans toutes les autres, quoique de différen-

te espece, le regardant comme le favori de la nature, qui dans tant de différentes opérations & productions n'a qu'un seul mécanisme: j'ai remarqué aussi par les effets que le Mercure produit sur tant de sujets & de maladies différentes, que c'est toujours la même manœuvre.

Comme dans les opérations surprenantes de la nature, mouvement & figure, la nature est inimitable dans ses ouvrages, de même le Mercure est incomparable dans ses opérations.

J'ai présentement entre les mains des maladies très-épineuses & très-invétérées, je les traite avec le même remède; & depuis que je m'en sers, je commence à espérer une issue favorable, quoique depuis plusieurs années l'on ait pour les guérir épuisé tous les moyens qui sont d'usage.

De

De ces malades il s'en trouve que je ne puis nommer par respect, d'autres qu'il faut taire par discrétion.

Que le Lecteur juge enfin de ce qui se peut faire par ce qui a été fait : les cures que nous avons citées ci-devant ont leurs mérite, celles qui suivent auront aussi le leur : cela doit, ce me semble, suffire pour donner une idée des effets admirables de ce remede.

La premiere femme de M. Rousseau, Maître d'Armes du Roi, fut affligée durant près de quatre mois de plusieurs maux en l'année 1702. Elle fut enfin visitée par plusieurs de M^{rs}. nos Médecins ; & après avoir examiné avec autant d'attention que de capicité les accidens ; car l'on peut dire avec verité que la Faculté de Médecine de Turin est

Unable to display this page

tres remedes & opérations, le tout avec si peu de fruit, qu'il survint à la malade un hocquet si violent & si fréquent, qu'il lui étoit impossible d'avaler ni de retenir les alimens. M. son Médecin l'abandonna, & chargea sa mere de la remettre entre les mains des Prêtres, & de lui faire recevoir ses Sacremens. Dans ce cas M. de la Touche me vint prier d'aller voir cette fille. Je la vis, l'examinai, la touchai & crus voir dans ses yeux des signes de vers. Je ramenai M. de la Touche chez moi, & lui donnai une prise de notre Mercure, avec ordre de lui faire prendre peu à peu quatre petites pilules avec un peu de vin, & très-promptement, ce qu'il fit. Chose surprenante & véritable, la premiere fit cesser le hoquet; elle avala ensuite les autres avec fa-

cilité, un peu après elle rendit par la bouche un vers gros comme le doigt, long de demi-aune, & une tête assez grosse, que ces gens jetterent, à mon grand regret, dans les privez; & en peu de jours elle fut entièrement guérie.

La plupart de Mrs. les Médecins regardent les vers du corps avec indifférence : ils font, disent-ils, des animaux domestiques, comme nécessaires pour consommer certaines superfluités dans nos corps.

Avec tout cela, plus ils s'y multiplient, plus ils y restent, plus ils deviennent gros, & plus il leur faut de nourriture : dans les tems des maladies dans lesquelles l'on observe la diette quelque fois assez rigoureuse, il faut qu'ils vivent aux dépens du peu d'alimens que l'on donne au malade,

lade, ou qu'ils dévorent les parties dans lesquelles ils sont enfermez, pour subsister.

Tout cela considéré, l'on doit convenir qu'il faut empêcher leur accroissement & leur multitude, s'en défaire au plutôt, chasser de nos entrailles des animaux qui traînent après eux la corruption, que nous nourissons à nos dépens, & qui ne vivent que pour nous faire mourir.

Les vers de l'estomac & des intestins ne peuvent résister au Mercure; c'est un poison pour eux, qui les détruit & qui en ruine les semences: c'est l'opinion de tous ceux qui ont écrit du Mercure; elle est évidente, & l'expérience en fait foi.

Tout est plein de vers, aucun aliment n'en est privé, leur semence entre dans nos corps par une multitude d'endroits; il y

en a dans le sang & dans les liqueurs; aucun sexe, aucun âge & aucun tempérament n'en est exempt; ils dévorent indifferemment pour vivre le bon & le mauvais: mais le Solium ne cherche que le chile pour sa nourriture; c'est ce qui fait que ceux qui en ont ne peuvent éviter la consommation.

Les vers du ventricule & des intestins font des femences & des excréments, qui se mêlent avec le chile, sont portez dans le sang & causent des fièvres de différente nature, soit par la pourriture, soit par la coagulation que ces aigres peuvent causer au sang.

Dans tous ces cas, je croi que rien ne convient mieux que le Mercure, puisqu'il sépare du sang & entraîne avec lui tout ce qui s'étoit introduit de vicieux;

il

il excite la transpiration, & fond, divise & subtilise par son choc & le roulement de ses parties rondes ce qui a pû être coagulé, car en Médecine l'on regarde la coagulation comme la source de la plupart des fièvres, comme elle est aussi la cause d'une multitude d'autres maux.

Soit enfin vers, coagulation, le mauvais usage des choses naturelles, ou des alimens qui introduisent dans le sang des particules propres à y exciter une fermentation fébrile, ou que le défaut de transpiration fasse regorger dans le sang dequoi y causer une effervescence ; le Mercure peut vaincre tout. Quand le Mercure est bien éteint, & que ses parties sont divisées autant qu'il est possible, & que dans cet état il est porté dans le ventricule, il est succé & pour ainsi dire dévo-

ré par les veines lactées, & charrié dans la masse du sang.

Suivant les Remarques de M. Lewenoeck, le sang a des parties globuleuses, le Mercure les a toutes semblables; elles ne peuvent donc ni s'unir ni s'acrocher, car les globules du Mercure sont lisses. Le mouvement du sang & de la limphe avec laquelle il se joint, fait que ces petits globules se heurtent les uns contre les autres: par ce choc réitéré, tous ces globules tant du sang que du Mercure se brisent & se divisent à l'infini en se multipliant: c'est par cette manœuvre que les coagulations du sang sont détruite, qu'il devint plus subtil, plus coulant, & moins propre à s'engager & à s'embarasser dans sa route, dans les tuyaux les plus fins: les globules du Mercure, comme plus polis, plus roulans
&

& plus fermes, & unis avec la limphe, ils sont infinuez dans les lieux où la rapidité de son mouvement les entraîne : ils forcent tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à leurs cours ; ils écartent tout ce qui s'étoit uni contre nature ; & par le mouvement qu'ils leur communiquent, ils en empêchent la réunion, ils entraînent & poussent devant eux tout ce qui n'est pas analogue au sang, conduisent ces particules hétérogènes aux émonctoires, soit universelle ou particulière, selon l'inclination de la nature & la disposition des sujets.

Ces mêmes particules unies, comme nous avons dit, avec la limphe, la rendent plus cou-lante, plus pénétrante, plus active, plus douce & plus balsamique, & par conséquent plus propre à augmenter le suc nourricier
des

des parties du corps, & plus propre à réparer les pertes qu'il à souffert par la rigueur des maladies, en détruisant en même tems les causes fatales qui les avoient produites.

Si ce que nous avons remarqué ci-dessus du Mercure est vrai, l'on doit en même tems convenir qu'il n'a rien de corosif ni de vicieux; s'il peut acquérir ces qualitez, ce ne peut être que quand on lui a fait perdre sa figure naturelle & son mouvement.

C'est donc la violence du feu qui faisant changer la figure du Mercure & son mouvement, dans lesquels consiste sa force & sa vertu, le rend corosif, comme il arrive lorsqu'on l'incorpore avec le sel & le vitriol, pour en faire le sublimé corosif.

A juger du Mercure crud par
ses

ses effets, c'est lui que l'on devroit appeller *Mercure doux* ; car celui qui est préparé par le feu, à qui l'on donne le nom de *doux* , peut se joindre aux acides dans le corps, & former un acide ; de forte que l'on ne peut l'employer que modérément & rarement, si l'on ne veut exciter un flux de bouche douloureux : j'en ai vû les tristes effets sur un malade de conséquence, qui fut la victime de l'opinion & du remede.

Le Mercure crud qui entre dans le corps par les frictions & le parfum, se joint avec la limphe ; mais il pénètre aussi dans les veines & dans les arteres.

Ce volume de corpuscules globuleux heurtant contre le sang des arteres par un mouvement contraire à son cours, fait pour lors l'effet d'une digue.

Si le sang & les esprits cèdent

à ce choc, il faut que leurs mouvemens soient ralentis & mêmes supprimez dans toute l'étendue où se fait la friction, qu'ils rétrogradent ou qu'ils arrêtent : ce combat ne peut être favorable pour le malade, & doit produire les accidens qui accompagnent le défaut de circulation : je n'ai que trop vû de ces tristes cas. S'il pénètre dans les pores des petites fibres nerveuses qui aboutissent à la peau, par sa volatilité il pénétrera dans le tronc des nerfs, & s'oposera au cours des esprits animaux, qui causera paralysie.

Tous ces accidens ne sont point des effets de la mauvaise qualité du Mercure crud ; c'est son application qui s'opose au cours naturel du sang & des esprits, qui cause ces extravagances & plusieurs autres que je supprime.

L'on voit donc quelle différence

ce il y a de faire entrer le Mercure crud par les pores , ou de le prendre par la bouche par intervalle ; car alors il se mêle & s'insinue avec ce qu'il trouve dans le ventricule & avec le chile ; il entre dans le sang , il s'associe avec la limphe, il suit son mouvement naturel & volontaire , il facilite son cours & fortifie ses mouvemens, il la rend plus fluide, plus subtile & plus coulante : il détruit les obstacles qui pouvoient s'opposer à son passage : unis ensemble, ils pénètrent par tout ; & toutes ces choses se font doucement, insensiblement, sans contrainte, sans agitation, & sans tumulte : il se fait cependant par cet admirable manœuvre , de surprenantes & divines opérations.

Les esprits acides injectez dans les veines & dans les arteres , y causent des accidens ; pris par la bouche, ils sont inutiles. La

La vipere qui par sa pique a fait entrer son venin par les pores, cause des accidens ; pris par la bouche , il est modifié & corrigé par les ferments de l'estomac , & ne produit rien de fâcheux.

Pour décrier l'usage du Mercure crud & le rendre odieux , l'on a eu recours aux accidens qui arrivent à ceux qui travaillent aux mines d'où on le tire.

M. Lémery croit que la paralysie qui survient quelquefois à ces Ouvriers , est causée par les soufres qui émanent du Mercure, lesquels entrant par les pores, se figent dans les nerfs à cause de leur froideur , & bouchent le passage des esprits animaux.

Si cette raison a lieu, les frictions & le parfum sont bien à craindre.

Ne pourroit-on pas croire que ces Ouvriers qui sont sans cesse en-

environnez des vapeurs volatiles du Mercure, qui en respirent l'air incessamment, ces parties subtiles entrant par les narines, s'élèvent, pénètrent & s'arrêtent sous le crane, ne pouvant passer outre ni pénétrer au travers de ses pores; tel que fait l'eau d'un pot qui bout, qui s'arrête au couvercle, & qui retombe par gouttes. Cette vapeur ayant à la suite formé un volume, ces petits globules retombent par leur propre poids vers la base du crane, font une compression à l'origine des nerfs, ce qui produit la paralysie. Le même accident arrive aux Doreurs par la même raison, mais plus souvent; car ils emploient le Mercure sur le feu, qui le fait élever facilement, ainsi ils le respirent en substance.

Ceci, comme on le peut voir, n'est point l'effet de la mauvaise
qua-

qualité du Mercure, mais un accident produit par la compression d'un corps étrange.

Dans le tems que j'étois Chirurgien Major des Hopitaux de Briançon & d'Oulx, nous avions dans la saison favorable plusieurs vérolez dans les grands remedes, enfermez dans des lieux bien clos & ferrez : je n'ai pas vû que les garçons qui en avoient soin, & qui restoient jour & nuit avec eux, respirant la vapeur du Mercure, ayent souffert la moindre incommodité.

J'ai traité à Briançon un Capitaine d'un *volvulus*, à qui je fis avaler deux livres de Mercure crud; qu'il garda fix jours entiers dans le corps, sans qu'il y ait produit rien de fâcheux; & ceux qui gardent des balles de plomb plusieurs années dans les membres, & quelquefois toute la vie, remar-

que-

que-t'on, quoiqu'il y ait du Mercure dedans, le moindre accident?

Vouloir avec tout cela persuader que le Mercure crud n'est pas mal-faisant, n'est pas une petite entreprise; bien des gens le croient un poison corrosif; on l'accuse d'être la cause des ulceres qui viennent à la gorge & à la bouche de ceux à qui l'on donne le flux de bouche: si on lui fait la grace de ne le pas croire corrosif par lui-même, on veut qu'il le devienne en se chargeant des acides vénériens: opinions reçûë & soutenue par de très-fameux Autheurs.

Il me semble cependant qu'il y a bien des choses à dire pour soutenir le contraire, si l'on veut y faire un peu de réflexion, & se défaire de sa prévention.

Les ulceres qui affligent la gorge & la bouche de ceux qui bavent, viennent selon moi, des aci-

acides contenus dans le ferment vérolique ; le Mercure l'ébranle, le déloge, le met en mouvement, le charie avec la limphe pour lui procurer une issue par la voye des crises, quelquefois par la bouche, par les selles, par les urines, ou par la transpiration.

Il faut considérer que dans la salivation les âcres acides corrosifs du virus qui étoient répandus dans toute la masse des fluides, & ceux qui étoient cantonnez dans les nodus, les pustules, glandes, chancres & ulceres sont tous chariez dans des tuyaux qui les conduisent dans les canaux salivaires, pour sortir ensuite par la bouche, ce qui fait la salivation; qu'étant ainsi tous réunis & passant tous par un même lieu, il est naturel qu'ils y laissent des impressions, & que des parties aussi délicates que celles de la gorge

ge & de la bouche, soient déchirées, entamées & ulcerées par la quantité de ces petits corps tranchans, aigus & corrosifs, sans que le Mercure y ait aucune part, que celle de les avoir mis en mouvement pour procurer leur sortie.

Le Mercure que l'on fait entrer dans le corps par les frictions, prend une partie des liqueurs à contre-sens, comme nous l'avons déjà remarqué: ce coup de rétrogradation qui pousse de la circonférence au centre, subtilise la limphe, l'élève en haut, lui donne un mouvement violent & rapide, le porte vers la tête & la gorge, lesquelles s'enflent par cet amas de limphe qui lui est dardé de presque tous les endroits du corps, laquelle ne pouvant être contenue dans les petits volumes des vaisseaux, par l'effort de la tension qu'ils ne peuvent soutenir, les

les orifices des canaux salivaires sont forcez : s'ouvrent, se dilatent, & donnent passage à cette abondance d'humeur lymphatique : or comme le Mercure n'a pas circulé suivant le cours naturel de la limphe, & qu'il n'a fait que s'élever avec elle, il n'a pû par ces roulemens briser ni détruire la pointe des acides, qui passant par la gorge & par la bouche, tels qu'ils sont, y cause des ulcères & des délabremens incommodes & douloureux.

Le seul mouvement qui se fait de la limphe & du Mercure dans cette occasion, est une simple sublimation qui se fait en haut & qui s'y arrête; tellement que si les canaux salivaires tarديوient à s'ouvrir, le malade seroit suffoqué. L'on voit donc que dans cette conjoncture le Mercure & la limphe sont dans une espece de

de repos ; que l'évacuation qui succede , & l'écoulement de la limphe & du Mercure ne change rien dans l'ordre de leur situation ; l'action quoique violente, se termine à la gorge. Pour que le Mercure use & détruise les pointes des acides , il faut qu'il roule & qu'il circule paisiblement avec eux , par un mouvement continu & réitéré ; ce qui ne se peut faire par les frictions & par parfum , ni par aucune préparation de Mercure , de quelque nature qu'elle puisse être : quand la crise après les frictions se détermine par les selles ou par les urines , l'on a beau dire , si le Mercure étoit joint aux acides , l'on verroit paroître des accidens & des ulceres à l'anüs , à la vessie & à la verge , ce que l'on ne voit pas.

Si le Mercure crud se pouvoit

D

join-

joindre aux acides l'on verroit paroître des très-funestes accidens après les frictions, par lesquelles il en entre une si grande quantité dans le corps. Ceux à qui nous en avons donné par la bouche plus de six mois de suite, comme par exemple dans la curee des scrophuleux qui sont tous farcis d'acides, si cette union étoit possible, il auroit paru quelque traces, quelque marque, irritation, chaleur, excoriation, ce qui pourtant n'est pas arrivé.

Pour que le Mercure puisse être sublimé, il faut qu'il soit en repos, que le feu qui est dessous embrasse ses parties rondes pour les élever en haut, comme il arrive à celui qui est employé par les Doreurs.

Quand le Mercure crud est pris par la bouche en pilules, quoique ses parties soient très-divisées

visées & très-subtiles, malgré les purgatifs avec lesquels il est mêlé, il se communique très promptement aux liqueurs, il nage dans un fluide & il est dans un perpétuel mouvement, ainsi il ne peut être sublimé : la chaleur du corps lui sert d'éperon, l'animal, augmente son mouvement & le fait pénétrer partout, il ne quitte point les liqueurs avec lesquelles il est mêlé, que pour gagner les émonctoires.

De très-habiles gens de qui cependant le Mercure n'est pas connu, sont d'opinion que l'on en peut prendre de crud par la bouche quelques livres, comme par exemple dans le *volvulus*, sans qu'il puisse produire rien de fâcheux ; mais qu'il est dangereux d'en prendre seulement quelque dragme, qu'alors il peut se sublimer par la chaleur du corps :

opinion reçûe par quantité de gens , & cependant très fausse..

M. le Duc , Médecin , que nous avons cité ci-dessus, a vû à Smirne que la plupart des femmes qui veulent paroître belles & fraiches & acquérir de l'embonpoint, avalent souvent deux dragmes de Mercure crud sans aucun mélange.

Quand l'on en prend quelques livres, s'il n'est arrêté par l'embaras des intestins, il passe vite & fort au même poids qu'on l'a pris: quand il est pris en petite quantité, il reste plus long-tems dans le corps, il heurte, détache, brise, & chasse dans les intestins ce qui se trouve dans le ventricule, de gras, de visqueux, de limoneux, d'âcre, & d'acide; il fait la même manœuvre dans les intestins, mêlé avec ces matieres, roulant avec elles, il

ne

ne peut être sublimé, il ressort tel qu'on l'a pris, entraînant avec lui ce qui auroit pû aigrir le sang, altérer les ferments du ventricule, & causer une mauvaise coction.

Tout ceci fait voir quelle utilité l'on peut tirer de son usage, que c'est à tort que tant de gens se sont déchaînez contre lui: tels & tels, dit-on, ont été affligés de tels & tels accidens par l'application du Mercure; donc il est mauvais, il est dangereux.

Il y en a même qui sont épouvantés quand ils entendent prononcer son nom, & qui croiroient être empoisonnés s'il en étoit entré dans leur corps.

Cette erreur est entretenüe & fomentée par la prévention de plusieurs personnes, d'ailleurs capables, qui décident & jugent impunément sur les effets du Mercure, sans distinguer quelle est

la bonne ou la mauvaife maniere de l'employer ; ce qui porte cependant une différence très-considérable.

Si l'on se donne la peine de faire un peu d'attention fur ce qui a été dit ci-deffus & fur ce que l'on dira à la fuite , l'on verra que le Mercure doit être priss par la bouche, tel que la Providence le donne, si l'on en veutt ressentir le bénéfice , ou mêlée avec de légers purgatifs.

Que toutes les extravagances qu'il produit dans les frictions & le parfum, ne sont causées que par un mouvement surnaturel qu'il cause aux esprits & aux liqueurs, comme nous l'avons déjà expliqué.

Qu'il ne peut devenir corrosif que quand l'action du feu lui a fait perdre sa figure & son mouvement ; car alors il peut s'acrom
chem

cher & se charger des acides, & former par ce mélange une espece de sublimé.

Quoique le Mercure crud se divise à l'infini, ses parties les plus subtiles & sa vapeur même conservent toujours la figure ronde : elles ne peuvent jamais sans la violence du feu, devenir pointues, crochues ni tranchantes ; elles ne peuvent donc ni accrocher ni être accrochées, tant qu'elles conserveront leur figure sphérique, & qu'elles seront, comme elles le sont, glissantes & polies ; & la chaleur du corps n'est pas suffisante pour produire aucun changement sur ces parties, même les plus fines & les plus subtiles.

Dans l'ébullition & la fermentation qu'il souffre quand il est mêlé & dévoré par l'esprit de nitre, l'eau forte, & les autres es-

prits , ses parties ne sont que divisées & imperceptibles, leurs figures sphériques ne sont point détruites : ce qui prouve cette vérité, c'est que ce mélange adoucit ces esprits ; ils sont alors moins piquans & moins corrosifs : cela marque que le Mercure crud peut à juste titre être nommé *Mercure doux*.

J'aurois pû me contenter de rapporter les effets salutaires que le Mercure crud a produits entre mes mains , sans m'embarrasser d'en expliquer la mécanique , à laquelle je n'aurai peut-être pas trop bien réussi , n'ayant aucun principe de Chimie , & n'exposant naturellement que ce que j'ai conçu & que ce qui m'est venu dans l'esprit; mais j'ai crû que faisant voir de quelle maniere il agit dans le corps, l'on aura moins lieu de craindre , & il ne passera plus.

plus pour un poison, mais pour le plus doux & le plus souverain des remèdes. Après donc avoir fait mon possible pour justifier le Mercure, & fait voir qu'il est ami de la nature, l'ennemi capital des maladies & de toute corruption; que par une admirable mécanique, sans s'incorporer ni se confondre avec quoi que ce soit, il dissout, absorbe, ruine, chasse, détruit, corrige tout ce qui est hétérogène & vicieux; que non-seulement pris par la bouche, mais en le portant sur soi, ce qui en émane est capable d'éloigner du corps l'air malin & contagieux, de quelque nature qu'il soit, sans en excepter aucun.

Tous les Auteurs qui ont traité de la peste, sont d'opinion qu'elle est causée par une coagulation du sang: s'il est ainsi, quel remède lui peut mieux

convenir que le Mercure crud.

M. le Begue, dans son Traité de la peste de Marseille, dit qu'elle tire son origine d'une foule d'œufs de vers qui infectent la salive, les alimens, le chile, le suc nerveux, & enfin les parties solides; que la chaleur de l'estomac fait éclôre ces œufs, qui ensuite dévorent avec avidité une partie des alimens, ce qui les fait croître jusqu'à une certaine grosseur; alors ils excitent les premiers simptômes de la peste.

Ces vers sont portez avec le chile dans le sang, où ils empêchent la circulation.

Suivant ce système, rien n'est plus propre à détruire ces vers & leurs semences, que le Mercure. Dans une Traduction de Jean-Jaques Scheuchen, il propose pour la peste l'Æthiops minéral, qui est une préparation de Mercure :

re : il dit que selon le fameux M. Boyle , la peste vient rarement à ceux qui habitent proche les mines de Mercure. Considérant le Mercure comme très-volatil, & qui transpire plus qu'aucun autre métal, je suis d'opinion qu'un corps préparé par notre Mercure ou quelque autre semblable, & qui portât sur soi des petits sachets de peau avec du Mercure crud dedans, sur le sternum & sur les émonctoires, que les parties subtiles qui émaneroient de ce Mercure, formeroient un tourbillon autour du corps, capable de s'opposer aux approches de l'air infect & de le repousser : ce n'est au fond qu'une vapeur qui peut trouver un autre vapeur plus forte qu'elle, qui lui résiste ; c'est un air contre un air.

Si ce sont des œufs, comme il y en a quelque aparence, ils

sont ronds, & les particules volatiles du Mercure pareillement; ils ne peuvent donc ni se joindre ni s'acrocher ensemble: cependant les globules du Mercure détruisent où écartent ceux des vers: il faut que ce soit le choc qui se fait par la rencontre de ces petits corps sphériques, que ceux du Mercure ayant plus de solidité, de force & de mouvement, repoussent où brisent les plus foibles.

Ceux qui ne feront pas contents de ces raisons, n'ont qu'à promener leurs esprits dans les idées de l'antipatie; ils auront sur ce sujet de quoi s'occuper.

Ces mêmes vapeurs du Mercure écartent aussi du corps les particules contagieuses de la petite vérole: j'ai vû bien des gens qui n'ont employé d'autre moyen pour s'en garentir. Pourquoi ne pro-

produira-t-il pas le même effet sur la vapeur pestilentielle ? il n'y a que du plus ou du moins.

Les Médecins Arabes ont confondu ces deux maladies ensemble, & plusieurs ont été de leur opinion, & elles ont beaucoup de rapport. Un grand nombre d'Auteurs ont établi la cause de la petite vérole dans une fourmil- liere d'œufs de vers qui éclosent dans le corps des hommes, aux uns plus tôt, aux autres plus tard; que les pustules sont remplies de ces petits vers, qui en rongean- la peau, y laissent les marques que nous y voyons; que ces ir- ruptions sont analogues avec cel- les de la peste; que la transpira- tion de ces malades est aigre, & leur haleine pareillement, & sent les vers, & n'est à proprement parler qu'une semence de vers qui communiquent le même mal à

à ceux qui les approchent, & qui se trouvent disposez par la qualité de leurs fermens à faire éclore ces semences.

Ce système qui de tous ceux qui ont paru sur ce sujet, est le plus vrai-semblable, autorise l'usage du Mercure : comme spécifique, employé intérieurement ; & comme préservatif, en le portant sur soi.

Une très-illustre Souveraine en a porté plus de cinquante ans sur soi, pour se garantir de cette maladie ; elle a passé quatre vingt ans sans l'avoir eüe.

Je porte toujours du Mercure sur moi ; je suis âgé, & n'ai jamais eu ce mal : j'ai vû que M. Léméri le conseille dans sa Chymie.

Ce n'est pas seulement ces deux maladies qui sont produites par les vers : plusieurs Savans veulent

lent que les herpes , dartres , galles , teignes , & presque toutes les maladies de la peau soient causées par des vers , aussi-bien que les fièvres malignes. Selon Nicolas Hartsoëker , la peste , les maux vénériens , & toutes les maladies épidémiques sont causées par des vers qui dévoreroient les hommes , si l'on n'y remédie par des spécifiques. Rien n'est donc plus propre que le Mercure , pour guérir la peste , la petite vérole , & toutes les maladies vermineuses , puisqu'il détruit la pouriture qui fait éclôre les vers , qu'il fond les coagulations que l'on prétend être comme inséparables de ces maladies : les langueurs , les défaillances & l'accablement sont des accidens qui accompagnent ordinairement ces maux épidémiques , & les signes les plus sensibles de la coagulation.

Ce

Ce n'est pas que la dissolution n'accompagne quelquefois ces maladies, mais plus rarement. Il est facile de distinguer l'une & l'autre de ces causes par les accidens.

M. Newton, dans un Traité de Peste imprimé à Utrecht, soutient que les vers sont la cause de la peste, qu'ils s'acrochent dans les draps, habits, hardes, &c. qu'ils s'y multiplient & s'y conservent bien du tems; que quand l'on manie ces choses, où que l'on ouvre les balots où ils sont nichez, qu'ils ont de petites ailes, qu'ils volent, s'attachent, & se communiquent

Cette opinion qui a paru à bien des Scavans la plus vraisemblable, fait voir que le remede que l'on propose, convient mieux qu'aucun autre, soit que les vers soient la cause essentielle de cet-

cette maladie, qu'elle soit causée par la coagulation du sang, ou que toutes les deux subsistent ensemble, comme il pourroit être. Mrs. Chycoineau, Verny & Soulier, Médecins députés de la Cour pour traiter la peste à Marseille, sont d'opinion que le venin de la peste n'est pas contagieux par lui même, mais seulement par rapport à la disposition des sujets qu'elle attaque. Quand ce système seroit vrai, le remède que nous proposons seroit suffisant pour corriger ces mauvaises dispositions; & je ne laisserois pas d'employer l'amulette, quand elle ne serviroit qu'à frapper l'imagination des hommes, leur donner la tranquillité, & dissiper la crainte qui seule peut faire contracter cette maladie.

Ces Mrs. veulent que la peste & la petite vérole ayent un grand rap-

rapport ensemble ; qu'elles ont à peu près les mêmes accidens ; que ce que l'on nomme le *gross grain* dans la petite vérole, est une espece de bubon ou de charbon ; que l'une & l'autre de ces maladies se termine par des irrupsions à la peau.

Le très-judicieux & très-vérifiable M. Cicognini m'a assuré qu'en Italie l'on porte sur soi du Mercure crud, pour se garantir des vapeurs, que les femmes en portent pour éviter les attaques de l'ictéricie & de ses accidens.

Un homme de probité & de distinction m'a juré que Madame sa mere tomboit presque tous les mois dans des accès furieux d'ictéricie, accompagnés de délirés & de convulsions ; qu'étant un jour dans ce triste état, il passa chez eux deux Capucins qui envoyèrent prendre du Mercure crud,

crud , l'enfermerent dans une petite canne , & lui attacherent au col , pendant sur le sternum ; que les accidens cessèrent en très-peu de tems ; qu'elle le porta dix-huit mois sans être affligée de cette maladie ; que l'ayant perdu , elle retomba dans le même mal ; qu'elle en fit refaire un autre , qu'elle avoit porté le reste de sa vie , sans avoir ressenti depuis aucune attaque.

Quelle conséquence peut-on tirer de tout ceci ? Si la seule vapeur de deux ou trois dragmes de Mercure peut rétablir le calme dans toute l'œconomie , troublée par des accidens presque épileptiques , & s'opposer à leurs retours ; que ne doit-on pas espérer du même remède pris en substance , quand il est mélangé avec de légers purgatifs , qui n'attaquent & qui n'évacuent que ce qu'il

qu'il y a de malin , de vicieux & de superflu, sans toucher aux bonnes humeurs, ce qui est effectivement véritable; quoiqu'il purge plus ou moins, selon la disposition des sujets. Le Mercure ne laisse pas de se communiquer au chile, au sang, & ensuite à la limphe, avec laquelle il fait société, &, comme nous l'avons déjà remarqué, il l'accompagne dans tous les lieux du corps où elle est chariée, & ainsi jusqu'aux porosités du cuir: ses parties volatiles s'échappent par les pores, & forment une transpiration mercurielle, elles sont dirigées contre l'air qui nous environne; & se joignant à la vapeur de celui que l'on porte sur soi, ces deux vapeurs ainsi jointes, forment un volume capable d'entourer le corps, & de modifier & repousser tout ce qu'il y aura de

de

de vicieux, de malin & d'épidémique dans l'air qui nous touche & dans celui que nous respirons : ainsi une partie de ce Mercure que l'on prend par la bouche, est vidée par les felles, une autre partie circule avec la limphe, & l'autre sort par la transpiration.

Le ventricule, selon quelques Anciens & plusieurs Modernes, est le siège de presque toutes les maladies ; c'est lui aussi qui reçoit les remèdes qui sont destinés pour les guérir.

L'on ne peut éviter, quand ils sont portez dans ce viscere, qu'ils ne se mêlent & confondent avec les ferments, qui selon leurs qualitez peuvent rendre les remèdes ou vicieux ou inutiles.

De quelque façon que ce soit, ce mélange ajouté ou diminué, altere toujours la vertu du remède,

de, & en rend souvent l'effet mauvais ou incertain.

Il n'en n'est pas de même du Mercure crud; il ne reçoit aucune altération dans l'estomac, rien ne peut l'arrêter ni se confondre avec lui; ses parties volatiles toutes divisées, se joignent seulement avec le sang sans changer de figure ni de nature. La chaleur du corps n'est pas suffisante pour le sublimer: il demeure tel qu'il est, & après avoir parcouru tout le petit monde pour y attaquer & détruire ses plus cruels & ses plus redoutables ennemis, il ressort tel que l'on l'a pris, excepté ce qui a pû transpirer par les pores.

Cette manœuvre se fait insensiblement, sans tumulte, sans effort, sans altération ni douleur; il brise, il dissout les matieres crasses & visqueuses qui sont dans les

vena

ventricule & dans les intestins ,
 & détruit par le choc & le mou-
 vement de ses parties rondes ,
 toutes les matieres indigestes qui
 peuvent être colées sur les mem-
 branes des parties, les rend flui-
 des & coulantes, & leur procure
 une issue: celui qui est mêlé dans
 le sang fait le même effet dans
 les lieux où la limphe le cha-
 rie, il force tous les obstacles,
 & rompt toutes les digues qui
 s'oposoient au cours des liqueurs.

Par sa figure il ouvre, écar-
 te, dilate & dérange tout ce
 qui s'étoit joint & uni contre na-
 ture.

Tous les écarts de ces matie-
 res brisées sont par une espece
 de crise conduits aux émonctoires
 du corps ; voilà de quelle façon
 j'explique ce que j'ai pû conce-
 voir de l'action du Mercure dans
 le ventricule, dans les intestins,
 & dans les liqueurs. II

Il est certain que toutes les matieres hétérogenes que le Mercure a dérangées, ébranlées, délogées & brisées suivent la route & le mouvement des fluides.

Ce qui se trouve de plus matériel & de plus crasse, est conduit dans les intestins, comme parties inutiles & superflues.

Les portions de ces matieres les plus subtiles sont poussées dans les glandes excrétoires; & par la rapidité du mouvement que le Mercure leur a communiqué, elles n'y peuvent faire aucun séjour, se trouvant confonduës avec le volatil du Mercure, elles sortent par la transpiration, & entraînent avec elle ce qui se peut trouver de vicieux & d'étranger dans la peau & dans les glandes.

C'est par là que nous avons expliqué ci-dessus l'effet prompt

&c

& surprenant que ce remede a produit dans les embarras & obstructions du cuir & des glandes cutanées.

Tout ceci se fait par le Mercure qui est dans les vaisseaux, & qui suit le mouvement des liqueurs : mais comme il faut que le suc nourricier qui est destiné pour nourrir les parties du corps, se répande & se communique partout, & que ce même suc ou beaume du sang est imprégné de Mercure, il ne peut qu'il ne heurte & qu'il ne frotte contre les acides qui sont fourez dans les porosités des membranes, comme dans la sciatique, dans le rhumatisme, & autres douleurs des parties musculées, qu'il causent, ou par la chaleur qui les agite, ou dans les mouvemens des douleurs vives.

Ce Mercure brise donc leurs
E poin-

pointes, & les détruit par son mouvement & sa figure, nulle autre chose n'étant capable de produire le même effet.

Voilà donc de quelle maniere il est *absorbant* & *dissolvant*; termes d'usage.

Il absorbe sans se charger des acides ni d'aucune autre matiere; il dissout sans avoir aucune chaleur, vrai sujet de spéculation.

Un Seigneur * de la premiere qualité de cette Cour, grand par son mérite, par sa naissance & par ses Charges, qui m'honore de son amitié, & qui a bien voulu se donner la peine de lire mon Manuscrit sur le Mercure, & capable de juger du mérite d'un Ouvrage, me fit une objection fort judicieuse, qui a donné lieu au petit raisonnement que j'ai crû être obligé de mettre ici.

* S. E. M. le Marquis de Rivarole, Grand Veneur.

Vous dites que le Mercure crud communique au sang & aux liqueurs: cependant quand il est arrivé dans le ventricule, mêlé & incorporé dans vos pilules, elles se dissolvent; alors le Mercure quitte les ingrédiens avec lesquels il étoit confondu, toutes ses parties divisées se réunissent ensemble pour former un globe qui ne peut rester long-tems dans l'estomac, & passant par le pilore, entre dans les intestins & sort par l'anús; ainsi rien de ce Mercure ne se peut communiquer aux liqueurs.

Je tombe d'accord, lui répondis-je, que les pilules tardent peu à se dissoudre, par l'humidité qu'il y a dans le ventricule, & par le bouillon que l'on prend en les avalant.

Mais l'on doit considérer aussi que dans ces pilules le Mercure

est très-divisé, que dans le tems que cette dissolution se fait, le degré de chaleur qui se trouve dans le ventricule, est justement celui qui convient pour faire élever comme un petit nuage les parties les plus volatiles du Mercure, ils quittent les choses qui les retenoient, & s'insinuent avec facilité & promptitude dans les bouches des veines, lactées, qui sont par la figure de leurs pores toutes disposées à les recevoir; ainsi ils sont portez dans le sang pour circuler avec lui. Ce qui me fait conjecturer que la chose se fait ainsi, c'est que j'ai remarqué que dans les sujets qui ont le ventricule farci de matiere glai-
reuses & visqueuses qui tapissent la membrane interne du ventricule & qui bouchent les orifices des veines lactées, ces petits globules se détachant dans le tems
de

de la dissolution & ne pouvant entrer dans ses Vaisseaux, ils heurtent contre ces matieres, les divisent, les subtilisent & les détachent: cet ébranlement, & le poids de ces matieres qui tombent au fond du ventricule, causent un petit vomissement très-utile aux malades; mais ce n'est que la premiere prise qui produit cet effet, qui n'arrive que très-rarement.

Que ce soit de cette maniere que cela se fasse ou autrement, il est certain que les parties subtiles du Mercure se communiquent très-promptement dans la masse du sang. L'on n'a, pour en être persuadé, qu'à examiner ce qu'il produit dans les tumeurs, obstructions, gravelle, goutte sciatique, rhumatisme, &c. avec quelle promptitude il agit sur les maladies de la peau & de toutes les autres parties du corps. E 3

Pour bien juger de la subtilité des parties volatiles du Mercure, il ne faut que considérer la finesse des ramifications des vaisseaux sanguins & lymphatiques dans lesquels il s'insinue & se mêle avec ces liqueurs.

Un Anatomiste m'a fait voir plusieurs membranes, dont il y en a de minces comme une toile d'araignée, desquelles il a injecté les vaisseaux avec tant d'art que j'ai admiré l'adresse & la patience de ce fameux Anatomiste: à l'aide du microscope, l'on voit des millions de vaisseaux renfermez dans un espace de quatre travers de doigt, dont deux cens joints ensemble feroient voir à peine le volume d'un cheveu.

L'on voit par là la nécessité qu'il y a de maintenir les humeurs fluides & coulantes, & la facilité avec laquelle les coagulations se
peu-

peuvent faire, comme aussi les embarras & les obstructions.

L'on ne doit pas être surpris de ce que je dis, que les parties subtiles du Mercure pénètrent dans la bouche & dans les ramifications des tuyaux les plus fins, si on se donne la peine d'examiner que le Mercure qui est enfermé dans une plume bien scellée & bien bouchée, ne laisse pas de transpirer & de passer au-travers des pores de la plume qui sont imperceptibles.

L'eau hermétique marque la subtilité & la légéreté des particules volatiles du Mercure: quoiqu'il bouille une multitude de fois dans l'eau, elle se charge de ces petits corps subtiles, & le poids du Mercure ne diminue point.

L'on prétend, car je ne l'ai pas éprouvé, que si l'on tient un doigt posé quelque tems sur du Mercure

crud, une pièce d'or que l'on aura dans la bouche blanchira, & cela sans que le Mercure diminue.

L'on voit par-là quelle est la volatilité du Mercure, & en même tems qu'il n'y a que l'or qui puisse arrêter ses particules subtiles; soit que la figure des pores de ce métal soit disposée à le recevoir, comme il y a de l'apparence, ou qu'il y ait une analogie entre ces deux métaux qui les oblige à se chercher & à se joindre. Il pénètre avec la même facilité les porosités de la peau; il s'insinue & se communique intérieurement. On le voit, & il n'arrive que trop souvent que des applications d'onguens & d'emplâtres mercuriels, ou pour dissoudre quelque tumeur quoiqu'en petite quantité, ne laissent pas quelquefois d'exciter des salivations qui surprennent les malades &

& les Chirugiens qui les traitent, ce qui fait ensuite qu'ils ne l'employent qu'avec crainte.

L'on pourra me dire que le Mercure que l'on porte sur soi, doit par la même raison produire le même effet, d'autant plus qu'une vapeur aussi subtile doit pénétrer avec facilité.

Il est vrai qu'elle pénètre; qu'elle rend la limphe plus subtile & plus coulante, & par conséquent elle oblige à cracher plus facilement & même plus copieusement; je l'ai vû sur moi & sur d'autres: cette évacuation est utile & salutaire, & ne peut pas être nommée *salivation*.

Cette simple vapeur n'a pas assez de corps ni assez de force pour s'opposer au cours du sang; elle ne peut faire ni un effort ni une résistance assez complète qui puisse arrêter le cours des li-

E s queurs

queurs, pour ensuite les sublimer vers les parties supérieures; c'est comme une fumée subtile qui obéit sans résistance, qui pénètre les liqueurs sans effort, qui s'y joint & qui suit leur mouvement naturel, & qui enfin ne peut jamais rien produire de vicieux.

Tout au contraire, celui qui est appliqué sur quelque partie en onguent ou emplâtre, introduit par les pores le Mercure en substance dans les vaisseaux; ce qui peut s'opposer au cours naturel des fluides dans l'étendue de l'espace où il est appliqué, cela dans certains sujets est suffisant pour exciter une sublimation & une vraie salivation, comme l'on voit qu'il arrive assez souvent.

Toutes ces choses supposent un commerce entre la matière subtile du premier élément & le

Mer-

Mercure. Je passe légèrement sur cet article, qui n'est pas de mon sujet.

L'on pourra me dire que cette élévation des particules volatiles du Mercure, que je suppose se devoir faire dans le ventricule, est une sublimation; cependant j'ai dit que pris par la bouche, il ne peut se sublimer dans le corps; il y a là une contradiction.

Les remarques que j'ai faites sur le Mercure, sur son action, & sur ses effets, quand il est pris par la bouche, n'ont jamais pû me persuader qu'il pût se sublimer au point de monter à la tête, ce que j'appelle la véritable sublimation; hors dans certains cas particuliers qui sont très-rares, comme par exemple dans la cure de Madame Reycend.

Je crois seulement que ses par-

ties volatiles peuvent dans le seul ventricule s'élever dans la dissolution des pilules, & se confondre avec cette admirable crème qui résulte de la coction, je veux dire le chile, & de concert entrer dans les veines lactées: la capacité du ventricule, sa chaleur, les sucs, ferments, ou liqueurs subtiles avec lesquelles il s'associe sympathiquement, favorisent cette manœuvre.

En entrant dans ces petites veines, ils suivent le cours de la liqueur qu'ils ont pompée; il n'est plus alors susceptible de sublimation, ils sont mêlez avec un fluide qui leur sert de véhicule.

Cette objection a donné lieu à toutes ces remarques, qui m'ont un peu écarté de mon sujet.

La crise que l'on excite avec les frictions, & qui se fait par la bouche, ne se fait point sans violence.

lenter la nature; elle est honteuse, odieuse, laborieuse & périlleuse; elle est accompagnée de mille sujétions & d'autant de précautions: pour tirer du flux de bouche toute l'utilité & tout le bénéfice nécessaire, il faut le pousser à l'excès, il faut mettre les malades aux abois: s'il est faible, ou les malades mal servis, si on les flate on les manque; tout ce que l'on a fait & tout ce que l'on a souffert a été inutile, & n'a servi qu'à rendre le mal plus rebelle & plus difficile à guérir.

Ce sont ces Cures infructueuses qui rendent le virus plus fort & plus vigoureux, les malades se rebutent, & n'osent plus s'exposer une seconde fois au caprice d'une Cure incertaine & cependant périlleuse; & si l'on excite un flux tel qu'il doit être pour terminer les Cures, ils sont en risque de succomber. C'est

C'est profaner la bouche que de l'assujettir à une fonction si rebutante, si humiliante, & en un mot si indigne d'elle.

Il me semble qu'il est plus raisonnable & plus naturel de lui substituer un émonctoire, que la nature a destiné pour le plus vil & le plus abject des emplois.

Les intestins & l'anus sont accoutumés à donner passage aux immondices du corps ; la raison nous indique de prendre ces routes quand nous traitons les maux vénériens avec notre Mercure, comme aussi les autres maux qui sont causés par les acides, dont le nombre est très-grand.

L'on tarde peu à s'apercevoir de la destruction du virus & de la ruine des acides.

Comme ce Mercure est mêlé avec des purgatifs, tout se détermine à sortir par les selles: comme

me il est pris par intervalle & de suite , les premières servent de préparation aux autres, elles commencent à fondre & à rendre les humeurs fluides & obéissantes ; celles que l'on prend ensuite procurent avec facilité des évacuations toujours salutaires & modérées.

Ainsi nous procurons une espèce de flux par l'anus, très-commode , & que nous faisons durer tant qu'il nous plaît.

Flux pour flux, celui-ci me paroît préférable par une multitude d'endroits.

Quand le malade n'auroit d'autre avantage que celui de pouvoir être traité & guéri dans le secret , sans garder ni la chambre ni le lit, sans quitter ses exercices ni sa manière de vivre, cela devroit suffire.

La Cure se fait sans péril, avec douceur & facilité. Les

Les mauvaises préparations du Mercure que l'on donne ordinairement par la bouche , & le peu d'utilité que l'on en tire, ont donné la vogue aux flux de bouche; ceux qui ont été guéris par son moyen , ont publié la bonté du remede; ceux qui sont morts dans ces Cures n'ont rien dit: ceux qui ont été manquez ont déclamé contre le remede, & ont crû avoir un mal qui n'étoit pas de la dépendance du Mercure; & les différens sentimens des Docteurs sur ses vertus , sur sa nature , & sur l'usage que l'on en doit faire , n'ont engendré que des doutes , & tout cela faute de connoître.

Les uns le loient, les autres le blâment; l'un le veut employer crud, l'autre le regarde sans être préparé comme un poison: on le déguise sous une multitude de formes, & on lui a ôté sa force
&

& sa vertu en lui ôtant sa figure & son mouvement.

Cependant pris par la bouche, comme nous le donnons, l'on voit qu'il chasse les impuretez du corps par les voyes où toutes les immondices sortent journellement & indispensablement.

Les intestins pour remplir ces fonctions sans peine, sont revêtus & tapissés intérieurement dans toute leur étendue, d'un mucilage qui les garantit des picotemens qu'ils pourroient recevoir des matieres âcres, bilieuses & corrosives qui seroient évacuées par cet émonctoire; c'est par cette raison que le virus vénérien qui sort par cette voye ne produit rien de fâcheux.

L'on me dira sans doute que ce volume de vapeurs mercurielles que je suppose entourer le corps, se mêlant avec l'air que l'on

l'on respire , il en doit entrer dans la poitrine.

Cela est indubitable & inévitable ; mais elle y servira de remède & de préservatif contre la pourriture , rendra la supuration aisée en divisant & rendant fluide ce qui pouvoit engager les poulmons , & convient à l'asthme & à la courte haleine , comme je l'ai éprouvé plusieurs fois , & fera un meilleur effet si l'on en prend intérieurement. S'il arrive , quoique rarement , que ceux qui travaillent aux mines de Mercure aient été incomodez , il faut considérer qu'ils sont dans des lieux souterrains , où l'air est extrêmement chargé de Mercure volatil , ou qu'ils n'y respirent que du Mercure , qu'ils y passent toute leur vie , & que ce n'est que la quantité qui produit l'accident que nous avons remarqué ci-dessus ;

fus; qu'il y en a cependant beaucoup qui ont vieilli dans cet exercice, sans avoir été attaquez d'aucun accident.

Ceux donc qui n'appréhendent le Mercure que par rapport au flux de la bouche qu'il excite, n'auront plus cette crainte quand ils en prendront qui sera bien préparé & engagé dans un frein qui le retient, comme est celui que nous préparons, quand l'on en prendroit un an de suite. Les cures que nous avons marquées ci-dessus en font foi.

C'est aussi après avoir dans bien des rencontres éprouvé les bon effets qu'il a produit, & à force de réfléchir, que je me suis formé un système qui peut m'expliquer à moi-même la maniere avec laquelle les choses se sont faites.

J'ai enfin crû, comme je l'ai
dé-

déjà dit, que toute la force & la vertu du Mercure consiste dans sa volatilité, sa figure & son mouvement: que j'aye bien ou mal pensé, que le Mercure agisse comme je me suis imaginé, ou d'une manière toute contraire; il me suffira d'avoir fait voir aux ennemis du Mercure sa bonté, son utilité & ses vertus.

Si mes idées sont fausses, je suis seul complice, car aucun Auteur ne m'a rien prêté: si quelqu'un a écrit du Mercure comme moi, cela n'est pas venu à ma connoissance; l'expérience a été mon maître, mon conducteur & mon guide, dans ceci comme dans ce que j'ai donné jadis au Public.

Je croi même qu'aucun avant moi ne l'a employé si long-tems, si heureusement, ni en tant d'occasions différentes.

Ce qui me fait croire que dans le Mercure crud l'on peut trouver un remede universel, s'il est possible d'en trouver.

Les différens climats, car j'en ai envoyé dans des pays très-éloignez, les saisons, les tempéramens, les âges, les sexes, les maladies internes, & externes, tout est égal; il produit, un peu plutôt, un peu plus tard, toujours des effets salutaires. Ceci favorise l'opinion de ceux qui croient qu'il n'y a qu'une cause qui produit toutes les maladies qui affligent le genre humain.

Si cette opinion a lieu, un seul remede peut les guérir toutes.

Que les différens effets & les différentes maladies que cette premiere cause ou ce ferment produisent dans les hommes, ne dépendent que des différentes dispositions

positions qui se rencontrent dans les sujets qu'elle est toujours la même, qu'elle est seulement déguisée & masquée.

Beaucoup de choses concourent pour faire cette différence dans les temperamens : les influences qui prédominent dans la conception ou dans la naissance, les climats, l'air, les alimens, toutes ces choses déterminent l'inclination, la disposition, la force, la foiblesse, les vertus, les vices, & les différentes qualitez du sang & des humeurs.

Il y a des maux héréditaires, il y en a de régions, de terre, de mer, de jeunesse & de vieillesse, qui toutes ont une singularité. Il y a des maux qui sont contractez par le mauvais usage des choses naturelles, le peu ou le trop d'action, & l'usage de certaines liqueurs.

Il y a eu environ vingt quatre ans que j'eus la commission de ma Royale maîtresse d'aller voir M. le Marquis de Lucé son Ecuyer à Milan, qui étoit dangereusement blessé; c'étoit dans les grandes chaleurs. Je bus pour me désaltérer, pendant huit jours seulement que je restai dans cette ville, un certain vin blanc du pais, très-verd & très-crud: cette boisson forma un acide dans mon sang, qui en douze ou quinze jours après épaisfit & rendit la limphe si visqueuse, que les parties tartareuses du sang qui sont toujours sabloneuses, se lierent & s'embarassèrent tellement dans cette humeur épaisie, qu'il se forma des petites pierres qui menèrent me donner la mort. Je me délivrai entièrement de ce mal par le Mercure crud, comme je l'ai marqué ci-dessus tout

au-

autre remede ayant été sans effet.

Cet échantillon de théorie à qui le Mercure a donné lieu, & de qui les parties volatiles m'ont élevé au-dessus de ma sphere, me laisse entrevoir encore, outre ce ferment universel que je crois presque aussi ancien que le monde, un autre ferment particulier, produit par le mélange de plusieurs semences qui ayant fermenté ensemble, ont donné principe à un virus vicieux & contagieux, qui ne peut être détruit par le tems, & dont les impressions se communiquent de génération à génération.

Les Anciens n'ont point connu ce ferment : il a même échappé aux lumieres profondes du grand Hippocrate; & la lépre qui étoit si commune de son tems, en étoit un produit, n'étant selon plusieurs Auteurs, qu'une vérole invétérée.

Com-

Comme la semence a été la première infectée de ce virus, quelques-uns croient que le mauvais caractère qui lui a été une fois communiqué, ne peut être entièrement détruit, qu'il se communique aux descendans à l'infini, qu'il pullule plus ou moins, selon la disposition des sujets; qu'il se peut communiquer aux deux sexes par une multitude de voyes différentes, sans blesser la pureté, qu'il est difficile de trouver une famille qui n'ait tiré de ses ancêtress quelques étincelles de ce mal, qui est devenu très-commun depuis que les meres n'alaitent plus leurs enfans; que ce levain qui se déguise sous une multitude de formes différentes, qui embarrasse souvent la Médecine dans ses jugemens & ses pronostics, peut s'assoupir, se calmer, & ceder en apparence,

F que

que son acide peut s'adoucir ,
mais que le coagulatif subsiste ;
qu'il peut épargner le pere &
maltraiter le fils ou le petit-fils ;
qu'il peut se cantonner dans des
corps glanduleux, y rester long-
tems en repos ; que certaines dis-
positions peuvent l'ébranler, l'é-
xalter, & le mettre en mouve-
ment, & par conséquent le faire
rentrer dans le commerce des li-
queurs, le déterminer à se dépo-
ser sur certaines parties, pour
former la goutte aux articulations,
la sciatique à l'ischions des rhu-
matismes sur les muscles, la gra-
velle aux reins, les scrophules
aux glandes, le cancer au sein,
des obstructions aux viscères,
des tignes, galles, ulcères, lé-
pres, &c.

Que la plupart de ces maladies
sont des éclats & des étincelles
de vérole.

Que

Que pour ménager la délicatesse des malades qui n'ont pas mérité ces maux par la débauche, le judicieux Médecin dans cette conjoncture épineuse n'ose proposer un remède qui suppose une maladie honteuse; que le nom du Mercure qui convient seul pour vaincre ces hidres, fait horreur aux malades, ainsi ils sont privés d'un secours certain, & l'on fait des cures qui ne sont jamais que palliatives.

C'est ainsi que bien des malades languissent des tems infinis, toujours dans les remèdes & toujours affligés, & à la fin les maux deviennent incurables.

L'expérience autorise ce raisonnement, & fait en même tems voir que le Mercure étant sans contredit un remède spécifique pour guérir la vérole, il doit aussi guérir les autres maux qui peu-

vent dépendre de la même cause : il le peut faire & il le fait ; & si la cause de toutes ces maladies peut être détruite , il n'y a que lui qui ait la force de le faire , beaucoup de remedes peuvent soulager , pallier les accidens , & procurer des trêves , mais il n'appartient qu'au Mercure à faire les cures éradicatives.

Ce qui surprend dans l'usage du Mercure crud , que nous donnons par la bouche , c'est que la douceur avec laquelle il agit , ne répond nullement avec les prodigieux & salutaires effets qu'il produit , l'on peut dire actuellement , & d'une promptitude surprenante , sans avoir produit , depuis plus de quarante-trois ans que je m'en sers sur plus de cinq à six mille malades , le moindre des accidens ; ce que l'on ne peut pas dire d'aucun autre remede de la Médecine.

Plus

Plus l'on en prend, plus l'on voit croître ses forces & son embonpoint.

L'on verra que la chose est possible, si l'on se donne la peine d'examiner, sans prévention, que le Mercure, comme je l'ai déjà fait voir, s'insinue très-promptement dans les liqueurs, rend le sang plus doux, plus fluide, & par conséquent plus propre à être porté & charié dans les tuyaux les plus fins, les plus subtils & les plus éloignez, par la voie de la circulation, pour communiquer l'aliment aux parties du corps; qu'il détruit sans contredit les embarras, obstructions & obstacles; qu'il ouvre les tubes & les dépuratoires; qu'il facilite & provoque aux femmes l'évacuation des menstrues; qu'il détruit enfin tout ce qui pouvoit s'opposer à la distribution des suc nourriciers,

ciers, & au cours naturel des esprits & des fluides; qu'il ruine & absorbe les acides, qui causent la maigreur, & qui sont la pépinière d'un grand nombre d'infirmités; qu'il procure l'évacuation de tout ce qu'il y a d'hétérogène & de vicieux, sans toucher à ce qui est bon, utile & nécessaire.

Toutes ces choses font voir que le Mercure crud, employé de cette manière, n'affoiblit nullement, mais qu'il fortifie & engraisse. Voilà ce que j'ai conçu de la mécanique du Mercure, sur les ferments vicieux, de quelque nature qu'ils puissent être; que l'on peut l'employer sans risque dans les cas les plus simples, comme dans les maux les plus considérables & les plus pressans. Par exemple, l'apoplexie & la paralysie étant produites par un sang

sang trop épais, & par des humeurs visqueuses engagées dans le cerveau, le Mercure redonnant au sang sa fluidité naturelle, & détruisant ces viscositez, il doit s'ensuivre la circulation libre des liqueurs & des esprits; car en ôtant les embarras, l'on ôte la cause essentielle de ces maladies. La cataracte est causée par une matiere étrangere qui se coagule peu à peu entre le cristalin & la tunique uvée, ou par l'épaississement des liqueurs qui circulent dans la substance du cristalin, qui bouche à la fin le trou de la prunelle.

Qui doute que ce dissolvant ne pût dissiper cette coagulation, s'il étoit employé à tems?

La goutte sereine n'est qu'une obstruction dans le nerf optique, causée par une même matiere; le même remede y peut convenir.

Enfin , toutes les parties du corps , sans exception , saines ou malades , sont également pénétrées par le Mercure : dans les saines , il y passe comme ami & bienfaicteur ; dans les malades , comme réparateur , libérateur , restaurateur & correcteur des causes & des accidens.

Ce qui est agréable , c'est que pendant son usage les malades jouissent d'un plein repos & d'un grand calme ; il agit sans tumulte , sans agitation , & sans dégoût.

Ce qui veut dire que la nature le goûte , qu'elle lui plaît & qu'elle lui convient ; puisque par son moyen elle est délivrée de ce qui l'opprime , sans cependant rien changer dans l'ordre de ses fonctions naturelles & animales.

Ceci prouve évidemment que la nature est ennemie de la violence ,

ce, ce que j'ai tâché de persuader aux jeunes Chirurgiens dans mon premier Ouvrage sur la curation des playes, elle aime la simplicité & la douceur. Toutes ces productions & surprenantes opérations se font sans effort, sans violence, sans bruit & sans fracas; elle remue tout, sans s'agiter, elle nourrit tout, conserve tout, multiplie tout, sans faire paroître aucune action; le prudent Médecin doit la suivre & l'imiter dans la cure des maladies.

C'est ce que j'ai vû pratiquer avec beaucoup de satisfaction par le très-sçavant & très-sage M. Cicognini, Conseiller & Premier Médecin de Madame Royale. Je dois à son mérite & à la vérité cette authentique déclaration, l'ayant vû tirer plusieurs malades qu'il a guéris sans leur donner au-

cun remede, observant judicieusement les mouvemens de la nature, en la laissant agir seule quand elle le veut & quand elle le peut, & lui donnant la main à propos quand il est besoin. C'est faire la Médecine dans toute sa perfection.

Ce Traité paroîtra long, il est vrai; mon sujet m'a entraîné insensiblement: il n'y a cependant rien d'inutile. Je suis tombé dans des redites, que je n'ai pû éviter par mon peu de talent, & par l'enchaînement des cas sur lesquels je me suis un peu étendu; lesquelles choses il m'a fallu tirer de mon stérile fonds, pour appuyer selon ma capacité une chose qui me paroît nouvelle, sans le secours du Grec ni du Latin.

Je prévois une révolte d'esprits, les uns par chagrin & par envie,
les

les autres par prévention ou par intérêt.

Ceux enfin qui sont ennemis jurez des nouveautez , qui, sans vouloir se fatiguer l'esprit , suivent tranquillement , aveuglément & nonchalamment les routes bonnes ou mauvaises que l'antiquité leur a tracées , qui applaudissent à tout ce qu'elle nous a laissé comme à des oracles, & qui condamnent sans appel ce qui n'est pas sorti de leur fonds.

Comment, dira-t-on, un simple Praticien, sans lettres & sans érudition, a l'audace de protéger un remède décrié par de fameux Auteurs ? Le docte Fernel l'a décrié, faute de le connoître. Quelle témérité !

La Médecine & la Chirurgie sont en possession depuis plusieurs siècles d'une quantité de bons remèdes , qu'il faudra sacrifier au

Mercure; & cela sur la bonne foi de quelques cures que le hazard a favorisées: l'on a toléré son premier Ouvrage, où il attaque impunément la vénérable antiquité; celui-ci sera criblé, critiqué, & décrié. Cet orage capable d'accabler & le système & l'Auteur, ne m'épouvante que médiocrement. L'on trouvera des fautes dans ce Traité dignes de censure, & aussi dans la maniere de m'expliquer; mais ce n'est pas ici une Pièce d'éloquence, d'autant plus que les plus beaux tableaux ont leurs ombres.

J'espere cependant que la force de la vérité, & les réflexions que les gens raisonnables pourront faire sur ce sujet, seront suffisantes pour justifier & même protéger ce Traité du Mercure; d'autant plus que ce sont des expériences de plus de quarante-trois

trois-ans qui ont donné lieu à cette entreprise , & qu'un peu de tems & un peu de patience le feront triompher de ses ennemis , & que ce remede aura un jour la préférence sur presque tous les remedes d'usage pour le bien & l'utilité publique.

Mon âge de 70. années , qui rend tous les jours de ma vie critiques & toutes mes années climatiques , me devoit porter à ne pas faire un secret de la préparation & composition de ce remede ; vû d'ailleurs que dans mon premier Ouvrage j'avois flatté le Public de le donner un jour en lumiere : ce jour n'est pas encore venu ; la rigueur des tems l'a reculé , par les pertes considérables que j'ai faites dans ma patrie.

Ma famille peut trouver dans son usage une ressource qui la
con-

console & la dédommage en même tems de l'injustice qui l'a privée de plusieurs années de mon travail & de mes fatigues ; c'est à eux à qui je laisse le soin de tenir ma parole quand ils le jugeront à propos : je n'en prive pas le public.

Si par mes applications j'ai pu trouver le moyen de faire avec le Mercure un remede si utile, il ne manque pas de gens habiles & élevez qui peuvent faire la même découverte.

A force de réfléchir & de travailler, je me suis rencontré moi-même avec Magatus, sur ce qui concerne la curation des playes.

L'on peut se rencontrer avec moi sur cet article : quoi qu'il en soit, je n'aurai pas fait peu, si je puis persuader que le Mercure crud peut être employé utilement, sans danger & sans crainte ;

te; que ce simple métal sans goût ni sans odeur, peut être substitué à un fatras de remèdes dégoûtans, dont l'effet est incertain, souvent inutile ou pernicieux, & que celui-ci maintient l'esprit & le corps en santé, & qu'il éloigne la vieillesse.

Ceux qui pourroient douter qu'il y eût de l'exagération dans mes récits & dans les vertus que j'attache au Mercure, prendront la peine, s'il leur plaît, de lire les Lettres qui suivent, & qui n'ont point été mandrées.

Elles sont de deux fameux Professeurs en Médecine. La première de M. Gosc Docteur en Médecine établi dans la Ville de Chiere; les autres de M. Mancheti aussi Docteur en Médecine, & Médecin de S. E. Mgr. le Cardinal Pico de la Mirandole; une écrite de Bologne, & les autres
de

de Rome, contenant ce que ce remede a fait sur la personne de ce sçavant Médecin, sur Mr. son frere, & sur d'autres, où il l'a employé avec un très-bon succès.

„De Chiere le 12. Aoust 1721.

„Je me ferois donné l'honneur,
„Monsieur, de répondre plutôt à
„votre obligeante Lettre, si je n'a-
„vois voulu premièrement obser-
„ver l'effet des pillules que vous
„nous avez envoyées pour Mada-
„me la Comtesse Rusquet: je suis
„confus d'avoir tant tardé; mais
„en récompense je vous ferai la
„relation de la bien-heureuse pis-
„cine que nous avons reçûe, &
„que nous avons employée sui-
„vant votre Mémoire.

„Je vous dirai donc que cette
„Dame est tout-à-fait délivrée
„des cruelles douleurs qui la mar-
„tyrifoient depuis plus de quatre
„mois.

„Il y a environ quinze jours
 „que nous employons votre re-
 „mede: elle n'en avoit pas pris
 „quatre prises, que ses douleurs
 „sont cessées entièrement; elle se
 „remuë très-librement, & avec
 „d'autant plus de plaisir, que de-
 „puis qu'elle est alitée, elle avoit
 „toujours resté sur le dos.

„A la septième prise elle est
 „sortie du lit, & elle marche avec
 „des bequilles.

„Ce remede l'a purgée sans au-
 „cune douleur; cependant elle a
 „vuidé des eaux une quantité pro-
 „digieuse & étonnante, par l'ef-
 „fet admirable de votre excel-
 „lent remede: elle en est si sur-
 „prise & si contente, qu'elle veut
 „en continuer l'usage malgré les
 „grandes chaleurs.

„Si vous le jugez à propos, je
 „croi qu'on la pourroit envoyer à
 „Aquy, pour achever ce que vo-
 „tre

„tre très-excellent & admirable
„remède a si heureusement com-
„mencé. Monsieur & Madame
„la Comtesse vous font mille com-
„plimens & autant de remerci-
„mens, & vous prient de les met-
„tre tous deux aux pieds de Ma-
„dame Royale. Quant à moi,
„je suis charmé de cet heureux
„succès : je vous supplie de me
„croire, &c.

Cette Lettre a été fidèlement
traduite de l'Italien en François.
Cette Dame n'a pas eu besoin
d'aller aux Fanges d'Aquy.

*Copie traduite d'une Lettre écrite
par M. Marcheti Docteur en
Médecine, &c. à M. Cicogni-
ni, Conseiller & Premier Mé-
decin de Madame Royale.*

„Si vous avez crû, Monsieur,
„que la goutte m'a obligé de mar-
„cher

„cher avec un bâton , vous avez
 „crû la vérité ; mais je vous ap-
 „prends que depuis trente-cinq
 „jours je ne m'en fers plus: j'attri-
 „buë ce bénéfice aux excellentes
 „pillules de M. Belloste, que j'ai
 „prises avec satisfaction.

„Le meilleur de mes amis avoit
 „une fistule à l'anus il y avoit six
 „ans , qui étoit venuë d'elle-mê-
 „me , & qui s'étoit ouverte sans
 „douleur, qui formoit une gros-
 „seur un peu plus grosse qu'un
 „pois , & qui purgeoit par une
 „ouverture qui s'y étoit faite; je
 „je lui ai donné des mêmes pilu-
 „les , & en très-peu de tems il
 „s'est trouvé entièrement guéri.
 „C'est pourquoi j'ai consigné 48.
 „liv. pour trois onces que je vous
 „prie de m'envoyer: si elles ne
 „sont pas ici Dimanche , il fau-
 „dra que vous preniez la peine ,
 „Monsieur , de me les envoyer à
 „Ro-

„Rome. Quant à mon frere, le-
„quel par la grace de Dieu se
„porte bien, quoi qu'il ait enco-
„re un petit reste de palpitation
„dont il n'est presque plus incom-
„modé, j'avois crû que les an-
„tipococondriques & les remedes
„martials pouvoient le soulager:
„mais au contraire les accidens
„croissoient à tel point, qu'il a
„fallu les abandonner. J'ai crû
„un épaisissement dans les flui-
„des, & même quelques polypes;
„j'ai pensé que l'unique remède
„étoit les pillules de M. Belloste,
„que je lui ai fait prendre, mê-
„me dans le tems froid; tellement
„que lui en donnant de fois à au-
„tre, tous les plus fâcheux acci-
„dens sont cessez; il n'a plus de
„ventre, & a une très-bonne cou-
„leur. J'écris à M. Belloste, que
„je vous prie de saluër de notre
„part; & suis, &c.

MARCHETI.

Lettre à moi adressée de M. Marcheti, du 9. Octobre 1723.

„Le très-cher & très-illustre
 „Mr. Cicognini m'assure tant de
 „votre bonté, Monsieur, que j'ose
 „vous adresser ces lignes pour vous
 „témoigner mes obligations &
 „mes remercimens, & de mon
 „frere pareillement, quoique nous
 „n'ayons pas l'honneur de vous
 „connoître ; ayant éprouvé tous
 „deux avec un égal fort & profit
 „de nôtre santé, les effets miracu-
 „leux de vos très-vertueuses pillu-
 „les, le prix & le mérite ne pou-
 „vant être renfermé à un Louis
 „d'or le grain, par leurs bons ef-
 „fets & leurs admirables qualitez.
 „Mais cependant, Monsieur, je
 „voudrois bien vous prier en fa-
 „veur de la Médecine, de m'en
 „vouloir modérer le prix. J'écris
 „à

„à M. Cicognini, qui se chargera
 „de la quantité que vous voudrez
 „bien m'envoyer, vous priant de
 „les accompagner d'une instruc-
 „tion, & en quels maux l'on peut
 „les employer, & si elles se conser-
 „vent long-tems. Nous partons
 „dans la fin de ce mois pour Ro-
 „me avec Son Eminence : vous
 „y aurez un serviteur tout plein
 „de reconnoissance & d'estime,
 „tout disposé à vous servir, vous
 „prient instamment de me croire,
 „&c.

MARCHETI.

*Extrait abrégé & traduit d'une
 Lettre du même M. Marcheti,
 du 14. Janvier 1714. à M. Ci-
 cognini son bon ami, écrite de
 Rome.*

„Je vous dirai, mon très-cher
 „& très-illustre Monsieur, que
 „CESS

„ces jours passez je sentis une
 „nouvelle attaque de goutte; je
 „me trouvai les jambes engagées
 „& les piez douloureux, ce qui
 „ne m'étoit pas arrivé depuis qua-
 „tre mois. Je pris d'abord une
 „double prise des pillules de M.
 „Belloste, c'est-à dire une dragme:
 „chose surprenante & cependant
 „véritable, l'operation du reme-
 „de n'a pas été finie, que tout
 „est disparu. Je ne puis trop louer
 „le remede & l'Auteur, & vous
 „prie de le bien saluer de ma part:
 „je lui fais de tout mon cœur of-
 „fre de services en ces quartiers.
 „Je n'ai point d'expressions assez
 „fortes pour lui témoigner ma re-
 „connoissance, &c.

Les éloges que M. Marcheti
 fait de ce remede, ne peuvent
 être suspects; c'est un très-habile
 & très-judicieux Médecin, qui
 ne peut se taire sur l'effet que ce
 Mer-

Mercure a produit sur M. son frere, qui par ce moyen s'est délivré entièrement d'une maladie très-périlleuse, & sur lui-même, & qui se flate par une autre Lettre de Fevrier 1714. à M. Cicognini, d'être entièrement délivré de la goutte qui l'affligoit ci-devant, & qui l'obligeoit à garder la chambre des mois entiers, quand il en étoit attaqué; & que depuis qu'il a commencé à se servir de ce remede, il n'a eu qu'une légère attaque qui ne lui a duré qu'un jour seulement; qu'il est bien-aïse de sçavoir s'il peut employer ce remede à une tumeur schirreufe, très-grosse, tres-dure, & très-ancienne. Je lui ai répondu d'abord qu'il pouvoit les employer hardiment, non seulement à ces tumeurs, mais à toutes celles qui affligent les hommes; que depuis un mois j'ai traité un homme de
dif

distinction très-connu de M. Cicognini, d'un très-fâcheux farcomele, accompagné de la dureté totale de la langue : lesquelles deux maladies ont été très promptement guéries sans autres remèdes ; que c'est M. le Médecin Bouillon Professeur Royal de notre Université, qui m'avoit mis ce malade entre les mains ; que ce très docte Médecin l'avoit déjà éprouvé sur d'autres maladies très-épineuses, avec une entière satisfaction.

N'ayant pas eu occasion de rien dire du polype dans le cours de ce Traité & que ces Lettres de Rome me sont envoyées dans le tems que j'acheve d'écrire ceci, j'ai jugé à propos en finissant, de dire ce que je pense sur l'extraordinaire cure du frere de M. le Médecin Marchetti ; car c'est pour moi une nouvelle découverte.

Le polype est une excroissance de chair qui tire son nom de sa figure, parce qu'il ressemble à un poisson que l'on nomme ainsi. Il est engendré d'un sang âcre, gluant & visqueux, qui circule lentement; c'est ce qui donne le tems aux âcres ou acides de faire des excoriation aux orifices de quelques vaisseaux, & en même tems épaisir le suc nourricier qui flue pour la nourriture des parties, lequel se mêlant avec la viscosité des autres liqueurs, donne lieu à des excroissances qui ont leurs racines à l'endroit où l'excoriation a commencé, & qui prennent la figure des lieux ou cavitez où ils s'engendrent: comme dans le cœur, dans les vaisseaux & dans le nez; il sont longs, arondis ou plats; & dans le scrotum ils forment une masse ronde que l'on nomme *sarcocèle*. Ainsi

ces

ces maladies, quoi qu'elles aient différent nom, elles sont cependant d'une même nature.

L'expérience m'ayant fait connoître dans une quantité d'occasions que notre Mercure guérit les sarcocèles, le même remède doit aussi guérir le polype dans quelque lieu qu'il soit.

Cela n'est pas difficile à concevoir: il détruit les âcres & les acides, il rend les humeurs fluides, leur épaisissement étant la cause efficiente de ces maladies: la cause détruite, l'accident cesse.

Il fond & dissout ce qui s'étoit joint contre les loix de la nature.

Par le premier il empêche l'accroissement d'une maladie qui peut augmenter toujours & faire périr le malade.

Par le second il détruit la tumeur, il agit sur cette excroissance, comme il a fait sur les emba-

ras, les schirres, les glandes, & les obstructions.

Pour conclure enfin ce Traité qui n'est déjà que trop long, & que j'ai cependant peine à finir, parce qu'il se présente tous les jours de nouvelles expériences, qu'il faut supprimer pour ne pas abuser de la patience du Lecteur. Je finis donc en faisant une petite réflexion.

Un chacun sçait que dans tous les païs il y a un grand nombre de gens inutiles à l'Etat, au Public, & à charge aux Hopitaux, à raison de plusieurs infirmités vraies ou supposées, que le genre de vie, la paresse, la fatigue & la misère produisent dans les pauvres, qui passent pour incurables & qui le deviennent dans la suite, & cela faute d'employer le seul remède qui les peut guérir d'abord & à peu de de fraix.

Que

Que le Mercure crud pris par la bouche, comme il a été dit, vuideroit les Hopitaux, & mettroit en état de travailler bon nombre de fainéans & de vagabonds, qui sous prétexte de certains maux qu'ils chérissent & que le tems rend contagieux, infectent les villes & les campagnes, & arrachent les aumônes, dont il font souvent un très-mauvais usage.

MANIERE D'EMPLOIER LES PILULES DE BELLOSTE.

CE remede convient generalement dans toutes les maladies produites par un sang grossier & épais, & par l'épanchement ou l'acreté de la limphe; en un mot par la circulation retardée dans telle partie du corps que ce soit: telles sont les obstructions des visceres & des glandes, les opilations, les rumatisme, les écroulles, la gravelle, l'hipocondrie, la colique intestinale, ou nephretique. Comme la Goute provient aussi du même principe, il ne faut pas douter qu'elle ne guerisse par l'usage du même remede

mède, sur tout lors qu'elle est nouvelle; mais si elle est invétérée il servira pour en calmer les douleurs, & en éloigner les accès. On l'employera également, toujours avec succès, dans les maux qui dépendent de l'infection du sang & de la limphe; comme dans la lèpre, la galle, les dartres, & dans les maladies veneriennes de toutes espece. C'est aussi un merveilleux spécifique contre les vers.

La dose qu'on fait ordinairement de six pilules ne doit pas servir de regle pour tout le monde, car aux uns il en faut plus aux autres moins: mais il faut les proportionner à l'age & au temperament. Par exemple; on peut commencer par en prendre cinq; si elles purgent trois ou quatre fois, cela suffit; si elles ne purgent qu'une ou deux petites fois, il faut augmenter la dose, d'une ou de deux; si au contraire elles purgent cinq à six fois il faut la diminuer: cependant qu'oiqu'il arrive quelques fois dans les personnes remplies d'humeurs qu'il se fasse une abondante évacuation, n'ayant pris qu'une dose mediocre, il ne faut pas se rebuter; car alors plus elles purgent, plus l'on sent diminuer le mal & croître ses forces. Mais comme il se trouve aussi des temperamens dont les humeurs son difficiles à émouvoir, & que la dose de 7. à 8. pilules purge peu & avec peine, il faut en ce cas, que le malade prenne un lavement le jour de la seconde prise ou le jour suivant: Ce remede évacue aisément ce que les pilules ont dissout. Il est même bon d'user, de tems en tems, de cette methode.

Dans les fortes coliques, comme dans le miserere il faut doubler, & même quel-
que

que fois tripler la dose; cependant, dans cette dernière maladie, si l'intestin est tombé dans le scrotum, il ne faudra pas prendre de pilules, qu'il ne soit réduit dans l'abdomen.

Quand les femmes ont leurs regles, elle doivent cesser d'en prendre jusqu'à ce qu'elles soient passées.

On les prend de deux jours l'un, le soir avec une soupe & si l'on veut souper un peu plus copieusement, on les prendra trois ou quatre heures après avec du bouillon, ou du thé; le matin, étant éveillé on pourra prendre encore du bouillon, du thé, ou du café. On peut les prendre de même le matin à jeun. Elles n'obligent à garder ni le lit ni la chambre, ni à observer une diète rigoureuse: il n'y a d'autres précautions à garder, que de les avaler entières: & de s'abstenir, pendant leur usage, de tout ce qui est acide, & de trop haut goût, des fruits verts, des laitages & de la chair de cochon.

On pourra les envelopper dans du pain à chanter, ou ce qu'on aimera le mieux pour les avaler plus aisément.

Elles ne se gâtent jamais pourvu qu'on les tiennent dans une boîte & dans un lieu tempéré.

Le prix de ces pilules est de 16. liv. monnoye de Piemont pour chaque boîte d'une once; & de 8. liv. pour la moitié. Il a été établi ainsi par feu Mr. Augustin Bellosse, comme on l'aura vû dans ce Traité, dans la lettre de Mr. Marchetti à Mr. Ciconini, où il dit qu'il a *consigné* 48. liv. pour 3. onces & il a toujours été continué depuis sur le même pied.

M. le Medecin Belloste a confié la distribution de ce remede à Mrs. PIERRE & THEODORE LHUILLIER à GENEVE, où l'on aura gratis le present Traité du Mercure.

F I N.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM
OF
NATURAL
HISTORY
OF
THE
CITY OF
NEW YORK

